

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

CENT-SEIZIÈME NUMÉRO

JUIN 1915



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249, rue Lagauchetière Est

1915

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Des

Quant
de son j
éveiller le
de faim
gelés des
dant des
mais elle s
commerce
femme cor
lui fut de

Devenu
catéchumè
Lorsque

(¹) Voir le

ASIE

UN VOYAGE A QUELPAERT

Par M. CADARS

Des missions étrangères de Paris, missionnaire
à (Tai-kou) Corée

SUITE ET FIN (1)

Quant à Marie, pendant deux ans, toujours accompagnée de son jeune frère elle suivait sa mère de loin pour ne pas éveiller les soupçons. Quatre autres petits frères moururent de faim et de maladies, l'un après l'autre, dans les sentiers gelés des montagnes. Marie essaya de gagner sa vie en revendant des pots avec quelques chrétiennes plus âgées qu'elle, mais elle s'aperçut vite qu'il lui était impossible de faire du commerce sans la protection nécessaire que donne à la femme coréenne l'existence connue d'un mari. Force donc lui fut de se marier.

Devenue veuve, elle se consacra à l'instruction des femmes catéchumènes lorsque la paix fut rendue à l'Eglise de Corée.

Lorsque M. Lacroust fut envoyé à Quelpaert par Mgr

(1) Voir le numéro précédent

Mutel, il chercha vainement dans les chrétientés de Séoul et de Chemulpo, une catéchiste assez généreuse pour s'expatrier et assez intelligente pour commencer l'instruction des premiers catéchumènes de l'île. Il n'y a, lui dit-on, que Ni Marie qui soit capable d'accomplir cette tâche. Le missionnaire fit appel à sa bonne volonté. Laissant là, sans hésiter, son petit fonds de commerce, pour l'amour de Dieu et des âmes, elle consentit à partir. Son fils, âgé de 17 ans, voulut l'accompagner. Un an après, ce fils, qu'elle avait élevé comme Blanche de Castille élevait saint Louis, ce fils unique sur lequel elle avait reporté toute sa tendresse, toutes ses espérances, fut massacré sous ses yeux en haine de la religion.

Toutes ces croix, tous ces deuils, au lieu de l'abattre, lui ont donné une énergie que rien ne vaincrait. Encore droite sous le poids de ses soixante-sept ans, avec des brusqueries de femme forte et des tendresses exquisées de grand'mère, elle a voulu adopter deux enfants, dont l'un est orphelin et l'autre a été vendue par son père. Les sourires de son Marcel et de sa Sophie semblent avoir banni de sa pensée les souvenirs sanglants. Mais il lui reste un souci, un désir ardent, elle veut, avant d'aller rejoindre sa sœur Thérèse, voir s'élever dans l'enclos de la mission, une chapelle assez grande pour contenir tous les néophytes dont le sang de son fils unique a été la semence.

Lecteurs, cette femme forte, cette fille de Dieu, demande, non pas qu'on la plaigne ni qu'on l'admire ; elle demande . . . mais, je vous l'ai dit. Elle a eu toute sa vie trop de générosité pour douter de la vôtre.

Il y a dans la petite capitale de l'île une école de filles qui

est l'œu
Ses débu
nécessair
drait aux
non une c
une press
pas su, au
maîtresse
ser le cœur

La détr
De génére
de peiné e
vre à sa ve
moral.

En effet,
prennent,
l'histoire, le
rien de bien
couture, la
c'est déjà m
occasion qu
auront mille

Mais une
un dressage
de la femme
n'aurait pas
la fonder, car
importantes

est l'œuvre la plus coûteuse, mais aussi la plus florissante. Ses débuts ont été pénibles. Le missionnaire qui l'estimait nécessaire se demandait chaque mois comment il subviendrait aux dépenses du mois prochain. Il y eut, en outre, sinon une campagne officielle, du moins une action sournoise, une pression officieuse contre les fonctionnaires qui n'ayant pas su, au début, défendre à leurs filles de s'attacher à leurs maîtresses, n'avaient plus maintenant le courage de leur briser le cœur en les retirant de cette école.

La détresse matérielle et les épreuves morales ont passé. De généreux bienfaiteurs viennent de tirer le missionnaire de peine et les autorités ont pris le parti d'estimer cette œuvre à sa valeur, qui est très grande puisque elle est d'ordre moral.

En effet, qu'à cette école une soixantaine de fillettes apprennent, auprès de deux maîtresses instruites, le calcul, l'histoire, la géographie, le coréen, le japonais ; il n'y a là rien de bien merveilleux. Qu'elles y apprennent l'hygiène, la couture, la diligence et l'habileté des mains, la politesse ; c'est déjà mieux, car ces jeunes filles, plus tard, pour une occasion qu'elles auront de montrer leur instruction, en auront mille d'utiliser leur connaissances pratiques.

Mais une école où l'on reçoit la culture intellectuelle et un dressage convenable pour la vie d'intérieur, qui est celle de la femme par tous pays, un missionnaire sans ressources n'aurait pas à se creuser la tête et à se dévorer de soucis pour la fonder, car nous avons tous d'autres œuvres tout aussi importantes et plus directement apostoliques.



Ce qui n'existait pas à Quelpaert il y a trois ans, c'est une école où l'on donnât aux filles la vraie éducation morale, c'est-à-dire la formation du cœur. C'est pour cela que le missionnaire a fait son possible pour la créer.

Dans cette tâche à la fois plus aisée et plus difficile que toutes les autres, les deux maîtresses réussissent.

La tâche est plus aisée parce que, pour l'accomplir, il n'est pas besoin de diplômes ni de livres visés par les autorités académiques.

Elle est aussi plus difficile parce qu'elle exige une richesse d'âme à la fois acquise et naturelle et la part qui s'acquiert dépend d'ordinaire de celle dont on hérite.

Ces deux religieuses estimeraient n'avoir rien fait à l'égard de leurs élèves chrétiennes ou païennes, si elles ne se rendaient pas compte qu'aux progrès intellectuels, aux progrès techniques dans la couture, dans la broderie, correspond au fond des cœurs un progrès intime mais très réel dans la qualité des pensées et des sentiments habituels.

Comment s'y prennent-elles pour opérer dans chacun de ces petits cœurs une ascension morale incessante ? Ont-elles une méthode ? Une méthode de gouvernement ? oui. Une méthode d'instruction ? oui ; car l'une d'elles a passé ses examens et obtenu les parchemins nécessaires.

Mais de méthode pour opérer le bien intérieur, je crois bien qu'elles n'en ont pas. Du reste, elles protesteraient contre cette expression " opérer le bien intérieur " ; la grâce seule peut l'opérer.

Il n'en
âmes, les
Elles dou
et incess
leurs élè
filles, qui
laideurs,
ces maîtr
mères, les
choses qu
sensible
cornettes.

Cette su
tent bien q
elles veule
toutes, ces
velle. Aussi
du cœur de
seulement s
pénétrer la
sur Notre-S
l'éducation r
l'éducation c

* * *

Il n'en est pas moins vrai que, si Dieu guérit lui-même les âmes, les Sœurs les soignent avec une sollicitude touchante. Elles donnent l'éducation morale par le simple et familier et incessant contact de leur personnalité avec chacune de leurs élèves. Du matin au soir, à ces enfants, à ces jeunes filles, qui auparavant n'avaient guère sous les yeux que des laideurs, elles donnent l'exemple d'une vie pure. A vivre avec ces maîtresses, qui leur inspirent plus de respect que leurs mères, les grandes parmi les élèves désaprennent certaines choses qu'elles ont sues trop tôt. Leur curiosité frivole ou sensuelle s'apaise sous ces regards aussi limpides que les cornettes.

Cette supériorité morale de leurs maîtresses, les élèves sentent bien qu'elle est due à la religion chrétienne et, comme elles veulent ressembler à ces deux femmes, elles désirent toutes, ces païennes, connaître et embrasser la religion nouvelle. Aussi, lorsque les Sœurs leur parlent avec l'abondance du cœur des mystères du catéchisme, leur âme s'ouvre non seulement sans effort, mais avec reconnaissance, pour laisser pénétrer la grâce, sous forme d'un bon conseil ou de causerie sur Notre-Seigneur et la Sainte Vierge. Qu'on le sache bien, l'éducation morale que donnent ces Sœurs n'est autre que l'éducation chrétienne.

* * *

Elles ne se contentent pas, en effet, de dégrossir sommairement ces tempéraments païens, d'inspirer à leurs élèves, pendant quelques années, des sentiments plus élevés, une certaine délicatesse morale dont est susceptible toute âme d'enfant non vicieux, ce qui pourtant serait bien quelque chose, dussent ces jeunes filles retourner plus tard à un état pire que le premier. Elles les forment tout bonnement à la vertu chrétienne, comme leurs compagnes baptisées.

Les élèves païennes vont à la messe, savent le catéchisme imperturbablement, chantent le *Tantum ergo*, l'*O Salutaris*, les Litanies de la Sainte Vierge et récitent leur chapelet avec conviction. Plus d'une, je le crois, a reçu réellement devant Dieu le baptême de désir. Demandez à toutes celles qui sont agenouillées devant la statue de Notre-Dame de Lourdes :

“ — Qui veut être baptisée ?

“ — Moi ! moi ! vous répondront-elles en chœur.

“ — Dans ce cas, pourquoi ne demandez-vous pas le baptême ?

“ — Nous le demandons bien souvent au Père. ”

Et c'est vrai ; seulement le missionnaire ne peut pas compter avec les sentiments des parents païens. Il ne peut pas devancer l'action de la Providence. Il suit patiemment la marche ascendante de la grâce dans ces jeunes âmes et il attend l'occasion favorable.

. . .

Car les sentiments de ferveur qui animent aujourd'hui ces

volontés
vent de l'
nes n'est
effusions
piété, c'es
quinerie, t
protester
des preuve
En voici
Une élève
vertir fut
rent de fré
Désobéir à
à le faire. P
se reconfort
plus repara
venue sa foi
elle avait ob
ses ancienne
mais. Elle d
La voilà qui
bernaclé. Sa
les yeux bais
ve joyeuse e
avait grandi
Une autre
rien ne pouv
de cette répu
mandarin dan

volontés enfantines ne sont pas chimériques et le premier vent de l'épreuve ne les changera pas. La piété de ces païennes n'est pas celle qui consiste uniquement à répandre des effusions devant l'image du petit Jésus. Elles savent que la piété, c'est de mater sa gourmandise, de pardonner une taquinerie, une parole cruelle, de sacrifier une vanité, de ne pas protester quand on les accuse à tort. Plusieurs ont donné des preuves de la solidité de leur formation religieuse.

En voici deux exemples entre bien d'autres.

Une élève païenne qui manifestait un vif désir de se convertir fut retirée de l'école par ses parents qui lui défendirent de fréquenter la Mission. Cruel embarras de l'enfant. Désobéir à ses parents, les Sœurs ne lui avaient pas enseigné à le faire. Personne, aucune compagne, à qui se confier pour se reconforter. Le missionnaire et les Sœurs, ne la voyant plus reparaitre, se demandaient anxieusement ce qu'était devenue sa foi. Un jour, après de longs mois de silence, comme elle avait obtenu de ses parents la permission d'aller saluer ses anciennes maîtresses, elle reparut plus fervente que jamais. Elle demanda au missionnaire à entrer à la chapelle. La voilà qui s'agenouille à son ancienne place, devant le tabernacle. Sans desserrer les lèvres, sans tenir de chapelet. les yeux baissés, elle prie une demi-heure, puis elle se relève joyeuse et affirme qu'un jour elle sera baptisée. Sa foi avait grandi dans l'épreuve.

Une autre enfant avait sur tout le corps des dartres que rien ne pouvait enlever. Deux de ses sœurs étaient mortes de cette répugnante maladie. Sans en rien dire à son père, mandarin dans le nord de la Corée, elle fit vœu à la Sainte

Vierge que, si elle guérissait, elle demanderait aussitôt le baptême. Comment s'y prit-elle ? C'est un secret. Sans autres remèdes que son chapelet, elle guérit peu de temps après. En annonçant la joyeuse nouvelle à son père, elle lui demanda la permission de se faire baptiser. Le père répliqua par un ordre de quitter l'école des Sœurs et d'aller le rejoindre dans le nord pour entrer dans une école païenne.

L'enfant fit répondre par sa grand'mère à peu près ceci :

“ Si mon père l'ordonne, puis-je lui désobéir ? Puisqu'il le veut, j'irai dans une école où il n'y a pas de Sœurs ; mais je n'apprendrai rien, je ne ferai que pleurer ; je retomberai malade. Mon père qui m'aime sera-t-il content que je sois malheureuse ? ”

Le père n'insista pas. L'enfant est heureuse d'être avec les Sœurs. N'a-t-elle pas, elle aussi, confessé sa foi ?

Pour prouver qu'elles sont réellement chrétiennes de cœur, faudrait-il que ces enfants, après quelques années passées à l'école des Sœurs, de retour chez elles, jetassent au feu les tablettes des aïeux, se moquassent des superstitions de leurs parents et se fissent rouer de coups, traiter d'insolentes ? Non, n'est-ce pas ?

* * *

Voici, semble-t-il, le bien religieux appréciable réalisé jusqu'ici par cette école.

Elle a d'abord révélé que, dans la ville et au dehors, bon nombre de païens, sans croire encore à la transcendance du

catholique
confiance
une pr
précieux
absurde
contre l
une apô
menace
finira pa
dent con
cation qu
professer
des Sœur
a formé c
qu'il soit
aujourd'h
leurs acte
non seule
vant les h
bien des c
car, à Que

Si je m'
école, c'est
les bienfait
bien persua
cés et que
considérabl

catholicisme, estiment qu'il est une excellente chose et ont confiance aux Sœurs ainsi qu'au missionnaire. C'est là, pour une propagande religieuse à entreprendre, une indication précieuse. Elle a contribué mieux qu'autre chose à tuer les absurdes préjugés qui, depuis la persécution, existaient contre la religion. Elle a introduit dans plus de cent familles une apôtre au langage persuasif qui supplée, pleure, caresse, menace gentiment, cherche l'endroit faible des parents et finira par les faire capituler. Elle a forcé les gens qui se rendent compte des choses à voir combien est excellente l'éducation que donne la vraie religion, même à ceux qui ne la professent pas. Elle a suscité en faveur du missionnaire et des Sœurs un mouvement de sympathie intense. Enfin, elle a formé de futures chrétiennes, car, encore une fois, bien qu'il soit très difficile aux élèves païennes de demander aujourd'hui le baptême, une fois mariées et maîtresses de leurs actes, beaucoup le demanderont, confesseront leur foi non seulement dans le secret de leurs cœurs, mais aussi devant les hommes ; leurs enfants seront chrétiens et il y a bien des chances pour que leurs maris le deviennent aussi ; car, à Quelpaert, ce que femme veut arrive.

Si je m'étends avec conviction et complaisance sur cette école, c'est, entre autres raisons, parce que je voudrais que les bienfaiteurs qui l'ont soutenue de leurs aumônes soient bien persuadés que leurs fonds ne sauraient être mieux placés et que l'intérêt qu'ils en toucheront dans le Paradis sera considérable.

XIII

CONCLUSION

Dans la ville, il n'y a, du reste, pas que cette école qui donne de l'espoir. La chrétienté elle-même, bien qu'elle ne soit pas très nombreuse, se relève vaillamment.

Après les massacres de 1901, il ne restait pour ainsi dire plus de néophytes. Les hommes qui avaient échappé se terraient, ne demandant qu'à se faire oublier. De quelque côté que le missionnaire portât ses pas, il ne trouvait que des ruines physiques ou morales.

En quelques années tout a changé. Les survivants se sont groupés. Quelques néophytes ardents se sont joints à eux. Animé d'un prosélytisme admirable, l'un d'eux, que son intelligence et sa fermeté de caractère distinguent des autres, a su convertir ses frères, ses belles-sœurs et même ses vieux parents, qui, d'abord, ne voulaient pas entendre parler de religion. Sous la direction d'un catéchiste, de nombreux catéchumènes apprennent la doctrine et bientôt recevront le baptême. Le zèle et la ferveur animent cette chrétienté renaissante.

Ce zèle n'a rien d'intéressé ni de brouillon. Cette ferveur n'est pas douteuse. Si, jadis, des chevaliers d'industrie essayaient de la religion pour acquérir un peu d'influence, les catéchumènes d'aujourd'hui ne s'inspirent pas de mêmes motifs. La sincérité de leurs sentiments religieux est incontestable. Bien avant de recevoir le baptême, ils s'exer-

cent à
assist
salut
nal de
comme
nium,
de leur
A ce
pourta
Pour
mènes,
lieu est
c'est un
loin un
l'autel.
des Reli
ne peuv
Par d
obligés d
soleil, l'a
suivaient
choeur au
Mais n'
donner da
de bonne
les païens
Bien mc
j'implore p
té inépuisa

cent à la pratique de la vie chrétienne. Le dimanche, ils assistent à la messe, aux instructions du missionnaire, au salut du Saint-Sacrement, et ce n'est pas un spectacle banal de voir ces catéchumènes se comporter à la chapelle comme de vieux chrétiens, tandis que, autour de l'harmonium, des fillettes païennes chantant avec toute la ferveur de leur âme inconsciemment chrétienne.

A ce tableau consolant et rigoureusement vrai, il y a pourtant une ombre.

Pour abriter, le dimanche, les chrétiens et les catéchumènes, le missionnaire n'a pas de chapelle. Ce qui en tient lieu est une salle basse, petite et misérable. Son seul luxe, c'est une propreté impeccable. L'oeil des Soeurs distingue de loin un grain de poussière. Il y a toujours des fleurs sur l'autel. Dans tous les détails se relèvent la main et le cœur des Religieuses : mais, quel que soit leur dévouement, elles ne peuvent pas reculer les murs.

Par deux fois j'ai vu des chrétiens et des catéchumènes obligés de se tenir dehors pendant la messe, une fois au soleil, l'autre fois à la pluie. Leur attitude était recueillie. Ils suivaient les cérémonies avec attention et répondaient en chœur aux prières.

Mais n'est-ce pas dur pour un missionnaire, de ne pouvoir donner dans la chapelle même une petite place à ces hommes de bonne volonté qui, de retour chez eux, seront raillés par les païens d'avoir fait le pied de grue une heure durant ?

Bien moins gêné que lorsque je quête pour ma paroisse, j'implore pour la future chapelle du Père Lacrouts la charité inépuisable de mes lecteurs et lectrices.

AFRIQUE

ECOLIERS ANTANOSY

Lettre de M. Canitrot, Lazariste

DÈS les premiers jours de son arrivée à Fort-Dauphin, en 1896. Mgr Grouzet ouvrait une école. Transportée, plus tard dans la propriété Nacquart, elle vit encore aujourd'hui, aussi bourdonnante et aussi joyeuse. Que d'efforts et que de gros sous elle a engloutis ! Mais que d'enfants aussi y ont appris, avec l'A, B, C, le signe de la croix ! . . .

Ce fut la première école française du Sud. Jadis, les Résidents l'honoraient de leurs visites. Au cours de ses tournées, le gouverneur-général daignait y distribuer aux élèves plus diligents, aux musiciens novices, des récompenses appréciées. Des officiers qui commandent aujourd'hui nos colonnes au Maroc, au retour de leurs courses dans la brousse, se délassaient en s'asseyant au milieu de nos enfants, les interrogeant et mettant dans la main des plus avisés une pièce d'argent.

Les
Au
sant, f
ration
sans se
exigeai
et eût f
avis pr
l'État p
çais et l
Mgr C
du bacc
la guerre
Dauphin
palmé ac
téresser c
M. Ver
dix ans, n
brave Pèr
ses diplôm
camps et
d'autres p
cesse gaie,
de la Fête
— sur un c
ses deux di

• • •

Les temps changèrent !

Au mois d'avril 1907, le gouverneur, politicien retentissant, ferma par simple décret — *sic volo, sic jubeo ; sit pro ratione voluntas !* — les écoles si florissantes des missions, sans se préoccuper des enfants qu'on y instruisait. Le décret exigeait que tout maître d'école sans exception fut diplômé et eût fait un stage de deux ans dans l'enseignement. Sans avis préalable, on réclamait au missionnaire un brevet de l'État pour pouvoir apprendre à de petits sauvages le français et les bonnes mœurs.

Mgr Crouzet, qui, à l'âge où l'on prend la " peau d'âne " du baccalauréat, soignait dans les ambulances les blessés de la guerre de 70, et qui était titulaire de l'école de Fort-Dauphin, après avoir été supérieur du collège de Damas et palmé académiquement, se vit retirer l'autorisation de s'intéresser désormais aux dictées et aux additions.

M. Vervault, lui, vieux colonial, faisait la classe depuis dix ans, matin et soir, avec une exactitude exemplaire. Ce brave Père avait, lui aussi, totalement oublié de prendre ses diplômes. Zouave pontifical, il avait vécu dans les camps et les garnisons de l'état romain les années que d'autres passent assis dans les Facultés. D'humeur sans cesse gaie, les jours de grande solennité, et souvent la veille de la Fête Nationale — Français d'abord, et quand même ! — sur un désir du chef de la province, il prenait la tête de ses deux divisions, et, la barbe au vent, tambour battant,

précédé du drapeau, il commandait la retraite dans les ruelles sinueuses du village.

Tant de persévérance et tant d'entrain ne méritaient que le renvoi. On le lui aurait fait bien voir, si un missionnaire nouvellement débarqué n'avait présenté le nécessaire brevet. Et l'école continua.

* * *

De tout temps, l'école de la mission a été composée, à l'instar des grands établissements de Kilassy mandry et Kilassy mody, d'internes et d'externes. Il a fallu se résigner à cette coûteuse dépense pour pouvoir donner au pays un peu d'instruction.

On avait bien tenté dès le début — alors que les professeurs, à l'exception des missionnaires, manquaient totalement — de se servir de quelques Hovas ou Betsimisarakas sachant lire, pour tenir école dans les villages des alentours. Ces braves, fort zélés pour toucher leur mensualité, manquaient d'enthousiasme s'il s'agissait de faire chanter b, a, ba, et ne battaient précipitamment le rappel de voisins complaisants que lorsqu'on leur annonçait l'arrivée subite autant qu'importune du Père.

Il faut dire aussi que le contingent d'externes fourni par la petite ville a été toujours assez réduit. Fort-Dauphin n'est composé, en majeure partie, que de travailleurs de passage, venus du Nord pour gagner de quoi se libérer de la capitation et remontant chez eux aussitôt que la somme congrue est roulée dans leur ceinture.

Ant
à cette

Voy
liséré
l'occipi
pe à ar
qu'on l
paterno
fils de
vacité
de l'ind
vent de
emple c
main d

Si, tr
ton app
volonté
me, la l
paterne

“ —
toi père

Et, aq
senti qu
Sénégal

Les A

Antanosy, Antatsimo, Antavaratra, Antandroy même, et, à cette heure, Sénégalais, fréquentent l'école.

* * *

Voyez un peu ces derniers. La tête rasée, à l'exception d'un liséré crépu qui, du milieu du front, descend au bout de l'occiput, tandis qu'un autre, parti des deux oreilles, le coupe à angle droit ; les épaules envahies par une large veste qu'on leur tailla dans le drap régimentaire d'une défroque paternelle ; la ceinture ficelée d'une culotte à la zouave, ces fils de tirailleurs sénégalais et de mère malgache ont la vivacité et le sans-gêne du premier et l'indolence insouciant de l'indigène. Réveillé par le clairon, deux douzaines arrivent du camp de bonne heure, saluent militairement à l'exemple du papa, et sans autre façon, tendent au Père la main droite avec les doigts dont ils viennent de se moucher.

Si, trop tapageurs ou trop récalcitrants, on les prie sur un ton approprié aux circonstances, d'aller faire leurs quatre volontés sous le toit familial, ils nous reviennent le soir même, la larme à l'œil et vigoureusement secoué par la main paternelle :

“ — Li a f... le camp... Pourquoi ça ? Toi, capitaine, toi père à li. Si toi pas content, casse à li son gueule ! ”

Et, après ce discours bref, mais bien senti, d'autant mieux senti qu'il s'est terminé par une dernière secousse, le jeune Sénégalais reprend des airs paisibles.

Les Antanosy sont, comme le nom le dit, ceux d'Anosy ; les

Antatsimo, ceux du Sud ; les Antavaratra, ceux du Nord ; et les Antandroy, ceux de l'Androy. Et tous ces jeunes rejets de tribus diverses voisinent, se mêlent et fusionnent, ne différant les uns des autres ni par la couleur, ni par l'intelligence, un peu par le langage, mais point par l'estomac, qu'ils ont tous vigoureux.

* * *

L'année scolaire a été partagée en deux semestres, agrémentés de vacances. Les classes ferment leurs portes après la Noël, saison des grandes chaleurs, jusqu'aux premiers jours de février, et du 13 juillet à l'Assomption. Un mois de congé en hiver, un mois en été, durant lesquels ils aideront si le cœur leur en dit, à planter le riz ou à le récolter.

Les vacances finissent ; mais les plus fervents n'arrivent qu'une semaine après la date de rentrée. Quinze jours plus tard, la moitié seule des classes sera assise sur les bancs, tandis que l'autre court encore la campagne.

A leur départ, on avait eu soin de les vêtir d'une blouse, non point neuve, mais fraîchement lavée et assez solide. Ils reviennent en lambeaux. L'étoffe blanche à carreaux bleuâtres a pris après un mois, une teinte uniformément jaune.

La présentation d'arrivée est courte.

A peine ont-ils dit, tournant le dos : " Bonjour, moun Père ", que celui-ci, essayant de prendre une face mécontente, leur répond : " Tard ! En retard ! Tu te iaveras demain, hein ! Va prendre un *lanba* chez ma Mère. "

Ma
côté d
Charit
de nos
Ces
voyés
le bras
planche
en gui
qu'aux
Parfo
s'assoier
dire les
leçon co
de repos
attendre
professeu

Les étu
ici. On s
après tou
heure que
Au mat
d'abandon
dans la bl
les dents.
quand il e

Ma Mère c'est là-bas, à deux cents mètres, de l'autre côté de l'église, nos chères Sœurs, ces bonnes filles de la Charité, qui lavent, cousent et reprisent sans fin les hardes de nos gaillards.

Ces chers écoliers arrivent ainsi par petits paquets, convoyés le plus souvent par quelque parent, ramenant sous le bras une natte qui doit leur servir de couchette sur les planches du dortoir, et, au bout d'un bâton, sur l'épaule en guise de viatique, un semblant de cabas rempli jusqu'aux bords de manioc ou de patates cuites.

Parfois aussi, ils entrent furtivement dans la classe, s'assoient sur le premier banc à portée, subissent sans mot dire les *salama* amicaux et discrets de leurs voisins, et, la leçon continuant, ils ont l'air, à voir leur mine tranquille, de reposer là leur arrière-train depuis plus de six mois. Ils attendent, sans autre manifestation de présence, que le professeur plus attentif leur passe l'ardoise et le crayon.

* * *

Les études à la lampe ou au gaz sont inconnues encore ici. On s'éveille tout bonnement avec l'aube, et, comme après toute journée bien remplie, on ferme l'œil à la même heure que les poules.

Au matin, s'habiller et se laver demandent juste le temps d'abandonner la couverture, de passer les bras et la tête dans la blouse, de s'humecter le bout du nez et de se frotter les dents. Se rincer les dents est de rigueur. Le Malgache, quand il en a l'occasion, passe un peu d'eau, très peu sur la

face, mais ne manque jamais d'introduire l'index entre les lèvres et la mâchoire, d'aspirer une gorgée d'eau qu'il promène d'une joue à l'autre. Cette ablution dentaire, coutume ancestrale, résume toutes les élégances et raffinements hygiéniques de la toilette.

A six heures et demie; tout notre monde est à l'église : les garçons du côté de l'évangile, les fillettes du côté de l'épître. La prière vocale commence avec l'*Introibo* et se continue par des cantiques alternés. Malgré l'heure matinale, les airs désuets de Lambillotte n'acquièrent guère de fraîcheur à travers les gosiers malgaches, Le rossignol n'habita jamais l'île Saint-Laurent.

. . .

Après la messe la classe ouvre ses portes et ses fenêtres. Le jeune gars, dont le cerveau est peuplé d'esprits-animaux fort paisibles, se garde de les troubler par une fermentation intempestive. A peine la porte est-elle ouverte, qu'il s'assied, bâille et reste sans mouvement jusqu'à ce qu'un camarade plus diligent lui passe le livre. Il bâille encore et attend le déjeuner en regardant miroiter sur le gazon la rosée que le soleil levant rapidement absorbe.

La joie et le mouvement lui reviennent avec le riz. Dès que la clochette annonce que la marmite a été retirée du feu, la salive lui lubrifie la langue. Ses pieds courent dans l'herbe humide et il s'assied plein d'appétit devant l'assiette fumante de riz rose.

A huit heures, le soleil déjà haut et l'estomac heureux inviteraient à des jeux tranquilles sur le gazon tiède.

Hélas
musa
Jus
plicat
de la
ner à
des jar
De c
écrit d
le saka
bouilli,
C'est u
soir ser
Chez
fait son
bouilli.
S'il trav
racine c
s'occupe
midi pou
vérisé, p
inférieur
soleil est
l'épaule s
s'accroup
cuites à l

Une he
de la cloch

Hélas ! il faut aller en classe ! On s'y rend avec cette lenteur musarde qui permet de lancer encore trois fois la toupie.

Jusqu'à dix heures, réitations, écriture, dictées, multiplications et divisions divertiront notre primaire. Il sortira de la classe sans se précipiter, mais non toutefois sans donner à la langue cette chère liberté plus appréciée que celle des jambes.

De dix heures et demie à onze heures, un court exercice écrit de grammaire ou d'arithmétique, et la cloche annonce le *sakafo* (riz arrosé de bouillon) surmonté d'un morceau de bouilli, qui suffit à dérider les mines les plus indifférentes. C'est un régal renouvelé deux fois par jour, car le repas du soir sera semblable à celui de onze heures.

Chez lui, l'Antanosy aurait, entre midi et deux heures, fait son premier repas composé de patates ou de manioc bouilli. D'ordinaire, le matin, l'indigène ne mange point. S'il travaille un carré de manioc, il s'aiguise la dent avec une racine crue ; s'il brasse la boue de sa rizière, s'il voyage ou s'occupe à tout autre ouvrage, il attend facilement l'après-midi pour mastiquer un peu ; quelque chique de tabac pulvérisé, placée sous la langue ou mieux encore entre la lèvre inférieure et la mâchoire, suffit à calmer la faim. Quand le soleil est au zénith, le Malgache quitte le travail, met sur l'épaule sa bêche légère et regagne placidement la case où il s'accroupira devant le plat de bois débordant de racines cuites à l'eau.

. . .

Une heure et demie. C'est l'heure désagréable. Que le son de la cloche est odieux ! La digestion, aidée par un jeu de

petits coquillages, où les mains et les yeux seuls travaillent, suivait lentement son cours à peine indiquée par quelques bâillements, quand la cloche a brusquement tout interrompu.

Le soleil est haut, et la brise molle ; la tiédeur de l'air relâche la paupière... et l'étude des leçons commence. Tout le voisinage le sait, car il faudrait être privé complètement d'ouïe pour ne pas s'en douter. C'est à tue-tête que la première division s'initie à la douceur des fables :

La cigale, la cigale, la c... la ci... la cigale, ayant chanté... chanté... chanté tout... ayant chanté tout... tout l'été... tout l'été, l'été...

Tandis que la deuxième lui répond avec fracas :

La multiplication... la multiplication... est une opération... une opéra... une opéra... une opération...

Et en même temps que s'opère dans les lobes cérébraux cet amoncellement harmonieux, comme la bise n'est pas encore venue, les voix tout à l'heure échauffées mollissent, les paupières se relèvent de plus en plus lentement et elles tomberaient vite si une démonstration au tableau noir ne forçait à arrondir les yeux.

* * *

Le catéchisme les réunit une dernière fois à cinq heures.

Tandis que ceux de l'abécédaire répètent d'une voix enthousiasmée les premières prières, ceux qui se préparent au sacrement de l'Eucharistie récitent le catéchisme, et les plus anciens écoutent les explications, soit de l'Evangile,

soit
conté
diat,
wégie
Et
et se
déplai
sans s
ce

Le m
propriet
au prof
Touj
promenu
promenu
sauvage
ser dans
Aussi
l'Océan.
bleutés o
les, la bl
les récifs.
lancent l'
l'endroit c
tirent san
remous. L'

soit de quelque point de la doctrine, plus attaquée par le contempteur quotidien du catholicisme, notre voisin immédiat, le luthérien représentant d'une église américano-norvégienne, sinon nombreuse, du moins fort riche.

Et ainsi, durant la semaine entière, les cours se suivent et se ressemblent sans engendrer d'ennui. L'uniformité ne déplaît pas au Malgache, qui sait jouir du moment présent sans s'attrister de ce que fut la veille et sans se préoccuper de ce que sera demain.

• • •

Le mercredi soir, promenade. Le samedi soir, travaux de propreté. Ces deux après-midi offrent un moment de répit au professeur.

Toujours pratique, le jeune gars ne s'intéresse guère à la promenade. Le pittoresque ne l'a jamais ému. Pour lui se promener consiste à courir la brousse en quête de fruits sauvages, à pourchasser jeunes cailles et hérissons, à se glisser dans la forêt pour faire choix d'un bâton solide.

Aussi la promenade la plus goûtée est celle qui mène à l'Océan. Le résultat sera immédiat : des petits poissons bleutés ou verdâtres sècheront ce soir devant le feu. Voyez-les, la blouse retroussée jusqu'à la ceinture, se répandre sur les récifs. Ils font tournoyer la ligne au-dessus de la tête, et lancent l'hameçon au loin dans les dentelures de la roche, à l'endroit où la lame brisée étale. De la main gauche, ils retirent sans cesse le fil qui tourbillonne dans l'écume et le remous. L'index de la main droite, sur lequel passe le fil,

leur sert d'indicateur. Jamais flotteur de liège ne fut plus sensible : Dès que le poisson a mordu, il est ferré avec précision d'un coup de doigt.

L'après-midi du samedi est consacrée à laver la ceinture et le carré de toile qui leur sert de manteau, à donner de-ci de-là dans les allées et immeubles un coup de balai ; la maison sera propre pour sanctifier le jour du Seigneur dans le repos.

L'école de la mission comprend donc trois divisions. L'une apprend l'alphabet sur le tableau et commence à lire dans le syllabaire ; une autre s'approprie quelques mots de français par des dictées sans cesse renouvelées au tableau noir ; la première s'essaie vainement aux règles grammaticales, et mesure sans se lasser jamais le système métrique.

L'enfant — si toutefois il persiste dans sa résolution d'apprendre à lire et à compter — arrive ainsi à l'âge de quatorze ans, limite extrême, vous le savez, des études primaires. Notre jeune homme qui commence, faute de moustache, à arrondir ses cheveux crépus, songe à prendre métier. Souvent, il est vrai, il s'en revient chez lui garder les bœufs, planter le riz et, insouciant et rieur, attendre l'âge où les parents lui conseilleront de monter une case à côté de la leur et de prendre une épouse.

Les vacances finies, il est bien rare que nos écoliers de la veille ne rentrent escortés de quelques petits amis du village. Toutefois, de même que, sans crier gare et sans attendre le congé, bon nombre, au cours du semestre, reprennent le sentier de la brousse, de même, à toute époque de l'année, de nouveaux élèves demandent à être inscrits.

Le J
trop de
parent,
faite, et
et on l'
rien de
d'acte d
De quel
Roulé
compose
On lu
et parfoi
vant sup
accorde
mère.
Son pe
timides :
On le c
naissance
Notre
dans ces d
d'un expl
guerre.
Demain
la timidité
qu'il passe
extasiant s

Le jeune Malgache a, d'ordinaire, à l'endroit du *Vazaha*, trop de crainte révérencielle pour se présenter seul. Un sien parent, quelque ami l'accompagne. La présentation est vite faite, et l'inscription aussi lestement expédiée. Ni l'enfant — et on l'en excuse pour cause ! — ni les parents ne savent rien de son âge. A vue d'œil, on établit donc un semblant d'acte de naissance. " Ton nom ? ... Ton père ? ... Ta mère ? ... De quel village ? " On en sait assez, car lui n'en sait plus.

Roulée sous le bras, la natte qui lui servira de couchette, compose tout son trousseau.

On lui caresse la joue. Lui, ouvre des yeux très étonnés et parfois se rejette vivement la tête en arrière, ne pouvant supposer en son jeune cerveau, qu'un étranger lui accorde plus d'amitiés que ne lui en a jamais témoigné sa mère.

Son père, aussi ahuri mais plus souriant, pousse quelques timides : " Ah ! Ah ! Ah ! " admiratifs.

On le conduit comme s'il s'agissait d'exécuter une reconnaissance en pays ennemi, au dortoir, à la cuisine, à la classe.

Notre jeune homme ne s'aventure à introduire ses pieds dans ces divers immeubles, qu'avec des précautions dignes d'un explorateur ou d'un guerrier suivant la piste de la guerre.

Demain il gambadera avec ses nouveaux compagnons, et la timidité de la veille aura fait place à une confiance telle qu'il passera ses récréations à la fenêtre de votre chambre, extasiant ses yeux sur chaque poil de votre barbe.

* * *

Si, deux ou trois mois après, les parents viennent se rendre compte *de visu* des proportions harmonieuses que prend l'héritier, ils lui porteront, dans un fond de vieux sac à riz, l'éternelle banane et les inévitables racines de manioc.

Assise à côté de son fils, sur le gazon au bord de l'allée, la mère suit avec des yeux ravis le mouvement des mâchoires filiales. A peine le régal achevé, ils se lèvent tous deux ; le petit tourne le dos à la mère, lui dit quelques paroles rapides, et ils s'éloignent lentement l'un de l'autre sans s'accorder d'autres regards. Mais c'est à ce moment que la conversation s'anime. A haute voix, la mère, qui prend le chemin du retour, fait part au petit des dernières nouvelles de la famille, et celui-ci, regagnant la classe, le regard droit devant lui, répond à chaque phrase par un " Eh ! " d'acquiescement et recommande à la mère de dire " *salam* " à tous les amis.

La visite est terminée. Poignées de mains, caresses, embrassades, sont ici gestes inconnus et bien inutiles. Ils n'ont jamais eu la saveur d'une bonne assiettée de riz ou d'un petit panier de mangues.

D'OU VIENNENT ILS ?

Vous l'avez déjà entendu. Ils viennent du Nord, du Sud, de partout un peu. Les plus rapprochés de nos internes — nous n'acceptons pas évidemment à ce titre les natifs de Fort-Dauphin — ont leur case à 15 kilomètres. Et c'est dans un rayon de 15 à 80 kilomètres que nous arrivent les recrues habituelles.

Il
trois
travail
chez e
bienfai

Quel
tiser le
leur cor

Des r
autour
que la c
par des
chez nou

Parfoi
et lire. I
qui la br

D'autre
naturelles
lopper ces

Ainsi, c
droy des p
fiés.

L'un d'e
des cactus
deux autre
de la langu
de lecteurs
notre petite

Il en est dont le village est distant de Fort-Dauphin de trois ou quatre journées de marche. Les parents ont jadis travaillé à Fort-Dauphin, ont vu nos écoliers, et, rentrés chez eux, ils ont voulu faire bénéficier leur progéniture des bienfaits de l'instruction.

Quelques-uns, durant leur séjour à la ville, ont fait baptiser leurs petits enfants, et ils nous les renvoient comme à leur commun père.

Des résidents européens, des chefs de poste, distinguant autour d'eux la précocité de jeunes intelligences, ont estimé que la colonie aurait grand intérêt à être servie plus tard par des indigènes instruits et honnêtes, et les ont dirigés chez nous.

Parfois même, ces enfants à leur arrivée, savent épeler et lire. Ils tiennent l'A B C de quelque soldat plus actif à qui la brousse laissait trop de loisirs.

D'autres, qui avaient montré quelque aptitude ou habileté naturelles, nous ont été confiés par des officiers pour développer ces talents naissants.

Ainsi, ces dernières années, trois enfants de chefs antandroy des plus notables et des plus influents nous furent confiés.

L'un d'eux, pris bientôt par la nostalgie des bœufs et des cactus de l'Androy, s'en revint auprès de son père ; les deux autres avaient appris si bien à déchiffrer les caractères de la langue écrite qu'ils faisaient partie de la demi-douzaine de lecteurs dont l'accent savoureux assaisonne le repas de notre petite communauté.

POURQUOI VIENNENT-ILS ?

Quand, à un *maromita* (travailleur) venu du Nord, vous demandez " D'où viens-tu ? ... De Manamboudro ou de Sandraviny ? ... Y a-t-il beaucoup de monde chez toi ? ", il ne manque pas d'ajouter à sa réponse : " Il y a beaucoup d'enfants ... beaucoup ... beaucoup de petits enfants.

Si, passant en quelque village, vous caressez la joue d'un petit aborigène moins peureux, ou bien que vous allongiez une légère tape amicale sur un jeune estomac plein de riz, ou mieux encore que vous distribuiez, en quelque carrefour des carrés de sucre à l'assemblée enfantine, vous apercevez aussitôt des rangées de dents rieuses sur les faces maternelles et les pères béats disent, se répétant l'un à l'autre : " *Tia zaza, moun Père* " (Le Père aime les petits enfants).

Le Père aime les enfants. Le *maromita* du Nord, l'indigène, les habitants du Sud, se sont répété souvent cela... et les enfants sont venus. *Laetare, Jerusalem !*

* * *

S'ils viennent parce que nous les aimons, ils arrivent aussi parce que nous les nourrissons... Eh ! oui. Le ventre y est pour un peu. Souvent, pour ouvrir les oreilles, ne faut-il pas lester la panse ?

Le Malgache, tel que nous le voyons autour de nous, n'est pas riche. Dans sa case chétive, il vit pauvrement. Il récolte du riz en quantité suffisante pour payer l'impôt et acheter deux *lamba* et deux ceintures par an. Il possède assez de

bœufs p
parents
haute pi

Il n'a
lectuelles
portent le
vant une
il a témoi
férence, p
gnant : "

Il est un
s'entrelace

N'est-ce
nous confi

Les jour
une escoua
d'un coup
précipitam
ment ils dé
du village.

On se ren
de 30 kilom
avait racont

bœufs pour rassembler et réjouir en un long festin ses parents et amis nombreux à l'heure de sa mort, et orner la haute pierre mortuaire d'une imposante rangée de cornes.

* * *

Il n'a aucun souci de développer des connaissances intellectuelles. Des progrès de la science, il n'a cure. Que lui importent les livres ? Il a tout jugé, tout exprimé, quand, devant une chose nouvelle et qui devrait stupéfier ses yeux, il a témoigné hautement son étonnement et aussi son indifférence, par ces mots qu'il répète dans un sourire, en s'éloignant : " Ça, Vazaha. Ça bon pour Vazaha ! "

Il est un peu méfiant. Les sentiers tortueux et étroits qui s'entrelacent dans la brousse l'obligent à tenir l'œil ouvert.

N'est-ce pas déjà beaucoup qu'il ait assez d'abandon pour nous confier ses enfants ?

* * *

Les jours ne sont pas éloignés — à peine six mois — où une escouade entière, garçons et filles, abandonnait tout d'un coup les deux écoles. On s'informa. Ils étaient rentrés précipitamment chez eux. Nous les ramenâmes. Nuitamment ils dépouillèrent leurs blouses et reprirent le sentier du village.

On se renseigna plus exactement. Dans le village, distant de 30 kilomètres de Fort-Dauphin, un mauvais plaisant avait raconté que, sur le bateau prochain, garçons et filles

de la ville seraient embarqués de force, comme cela se pratiquait il y a cinquante ans. Il n'en fallait pas plus. L'alarme avait été donnée, et sans un geste sans une parole qui auraient pu manifester leur résolution même à un ami, ils avaient fui le port.

Pour tous ces motifs... pour bien d'autres défauts, ne devons-nous point ouvrir très large la porte de nos classes au petit Malgache qui en sortira instruit, confiant et chrétien ?

QUE COUTENT-ILS ?

Ils sont logés, nourris et blanchis. Pour un Malgache, être blanchi !

Ces gaillards-là sont logés à bonne enseigne. Meilleure que celle du missionnaire est leur habitation qui comprend quatre bâtiments spacieux.

Les classes, coiffées de tôle, ont une longueur de 25 mètres sur 4 m. 50 de largeur. Elles abritent leurs quatre portes sous une véranda du côté de l'Est, tandis que leurs fenêtres boivent le soleil à l'heure où, moins chaud, il commence à tomber. Un deuxième bâtiment, rafraîchi par un toit de *raty* (larges feuilles de l'arbre du voyageur) forme une troisième classe, de 9 m. de long sur 5 m. 50 de large, et un réfectoire de 7 mètres.

Puis, plus cossu, un dortoir, entièrement en planches, offre aux nattes un parquet fort confortable de 20 m. de long sur 6 m. de large.

Mentionnons enfin la cuisine, dont toute la batterie se compose de deux grandes marmites, l'une à riz, l'autre

à sauce
flancs, m
elle a cui

Le non
de la cen
ternes.

L'école
même pie
un long ar

Ces 70 i
d'un kilog
tête. Ce ch
torze tonne
Et le zébu
sec ?

3,500 fra
mes loin d'

Là-dessus
encore un
qu'après six
Antanosy, e
mière ?

Il n'est pa
à la tête. La

à sauce. Celle-ci de capacité moindre, laisse mijoter en ses flancs, matin et soir, quelque membre de zébu. Que de riz elle a cuit, la grande marmite !

• • •

Le nombre des enfants a, chaque année, évolué autour de la centaine, de 90 à 140, avec une moyenne de 70 internes.

L'école des filles, dirigée par nos Sœurs et établie sur le même pied, comprend de 140 à 180 élèves. Elle mériterait un long article qui ne manquerait pas d'intérêt.

Ces 70 internes absorbent par jour, aux trois repas, près d'un kilogramme de riz. Mettons 200 kilogs par an et par tête. Ce chiffre, multiplié par 70, représente 14 tonnes. Quatorze tonnes, à 20 francs les 100 kilos, font 2,800 francs... Et le zébu pour faire le bouillon que l'on mêle au riz trop sec ?

3,500 francs d'alimentation chaque année ; et nous sommes loin d'exagérer les chiffres !

Là-dessus, ajoutez les livres, cahiers et ardoises. Ajoutez encre un minimum de deux blouses par an. Pensez-vous qu'après six mois de séjour sur les épaules bronzées de nos Antanosy, elles n'aient point perdu de leur fraîcheur première ?

Il n'est pas exact de dire que nous les habillons des pieds à la tête. La dépense en souliers et chaussettes — vous vous

en doutez — est fort mince . . . Ah ! si la mission n'en connaissait pas d'autre . . .

Mais la blouse journalière ?

Cette bonne blouse, qui sert de chemise, de veste, de mouchoir, et le reste . . . est lavée tous les huit jours, et ce coup de savon hebdomadaire n'est pas superflu.

Entendez bien : tous les samedis, de 3 h. à 4 h., marmaille et menuisiers vont au vestiaire, chez la Sœur, déposer la blouse jaunie et souvent en pièces, pour un deuxième numéro litial et reprisé. Mais à force d'être blanchis et raptassés, les tissus les plus solides vieillissent, les points de suture se relâchent, il faut faire peau neuve.

• • •

Le dimanche, nos enfants revêtent un complet blanc rayé de bleu, ainsi composé : pantalon, chemise et ceinture. Et lorsque cette large ceinture de calicot bleu est bien serrée au-dessus de la hanche, lorsque la chemise retombe légèrement en forme de vareuse, ils ont l'air d'une équipe alerte de gymnastes bien reposés. Et quelle agilité ! Pour en juger, il faut les avoir vus, s'aidant des pieds et des mains, grimper au tronc lisse des palmiers de la forêt, ou bien, grippant entre les doigts du pied une liane, escalader avec elle les dernières branches d'un arbre élevé. Vous pensez si, à ce jeu, l'étroite culotte, à l'endroit où les membres s'arrondissent, s'élargit par d'inqualifiables déchirures ? . . . Aussi, la messe finie, se drapent-ils bien vite dans les plis flottants de leur blouse très ample.

Nou
sique er
60 fran
'un tour
de beau
chez nou

S'ils po
apprendre
le drap ch
la chaussu
turelles se
raient aux
flottantes
Ils pourr
naliers du
tures mara
rage, si la t
au jardin m
Ils passer
aussitôt, dai
let, leur con
bule, à creus
ils manieron
Sous le ha
main au cise
tout repos. A

Nourriture frugale, habillement léger, fourniture classique, entretien d'un immeuble dépourvu de confort luxueux, 60 francs par an et par tête les réalisent... Ce n'est pas un tour de force ; comme en bien des choses, il est besoin de beaucoup d'application : les 60 francs multipliés par 70 chez nous et par 120 chez nos Sœurs, il faut aussi les trouver.

QUE DEVIENNENT-ILS ?

S'ils portaient des souliers et des jaquettes, ils pourraient apprendre à tailler de " bonne façon " dans le cuir et dans le drap chez le Frère Félix, maître ès-arts. Mais à quoi bon la chaussure et le paletot, quand on a sous les talons de naturelles semelles souples et résistantes, et qu'ils laisseraient aux pointes des cactus le meilleur de leurs basques flottantes ?

Ils pourraient, sous la direction suivie d'exemples journaliers du même Frère Félix, s'initier aux secrets des cultures maraîchères et aux charmes de la greffe et du bouturage, si la bêche était moins pesante et les soins à donner au jardin moins absorbants.

Ils passent plus volontiers chez le Frère Pierre qui, tout aussitôt, dans un bout de poutrelle, leur fait tailler un maillet, leur confie un ciseau et vous les met, sans autre préambule, à creuser lentement une mortaise. Dans quelques jours ils manieront l'herminette, et les voilà charpentiers.

Sous le hangar du Frère Pierre, huit apprentis se font la main au ciseau. La position est tenable ; elle est même de tout repos. Assis sur la poutrelle, dans cette position chère

à l'indigène où la tête est à la hauteur des genoux, ils frappent lentement, comptant leurs coups. D'autres équarissent les longues pièces de bois, et, à ce travail, ils ont la main et l'œil assez sûrs. Les plus avancés poussent le rabot et la varlope avec autant de maestria que les menuisiers.

Ces derniers, au nombre de douze, usent avec une facilité onéreuse d'innombrables fers de rabot. Les bois que l'on travaille sont si durs qu'à chaque instants le fer doit être passé à la meule. Pauvres meules ! Elles ont beau avoir le grain serré et 60 centimètres de diamètre, jamais elles n'ont pu vivre de la fête de la Circoncision à la Noël.

Si nos charpentiers et nos menuisiers sortis de la Mission s'assemblaient en corporation, il n'y en aurait peut-être pas de plus nombreuse à Madagascar. Aussi saint Joseph, leur patron glorieux, est-il fêté le 19 mars à Fort-Dauphin avec l'éclat des plus grandes solennités.

* * *

Il n'est pas possible, dans ce bref article sur nos écoles, de raconter ce qu'ont été nos menuisiers et les services qu'ils ont rendus.

A part les races Créoles venus de la Réunion, les ouvriers sur bois n'existaient pas dans le Sud.

Le jour où Mgr Crouzet — et ce fut à l'aurore même de la Mission — comprenant le secours qu'il porterait à la colonisation dans un pays où les premières habitations étaient nécessairement en bois, créa, sous la direction des Frères Alphonse et Pierre, cette Ecole professionnelle, il rendit aux

Europé
à le rec
Depu
ciens él
nistrati
Nos j
serviren
aient le
Si un
teur, éta
à la Miss
Voilà c
sidents c
vent rem
éloignés s
De lui-
sion catho
anciens de
sont serv
à fonder u
ont des ye
et prêts à
des bras ce
traîne apr
Nos bra
une intellig
vaille. ”
Eh ! moi
fait toujour

Européens le plus précieux service. Ceux-ci ne tardèrent pas à le reconnaître.

Depuis Farafangana jusqu'au fond de l'Androy, les anciens élèves se sont répandus, et il n'est pas un poste administratif dont ils n'aient édifié les locaux.

Nos jeunes gens connaissent les dialectes du Sud ; ils servirent d'interprètes à nos officiers qui lentement pacifiaient le pays et l'administraient.

Si un commerçant, un receveur de poste, un administrateur, était à court de secrétaire ou d'écrivain, il s'adressait à la Mission.

Voilà ce que deviennent nos élèves. Voilà ce dont les Résidents chefs de province de Fort-Dauphin savaient souvent remercier la Mission, et ce que d'autres chefs, trop éloignés sans doute et plus puissants, ont ignoré.

De lui-même aussi, le parallèle s'établissait entre la Mission catholique et les rivaux naturels, les Luthériens. Plus anciens dans le pays, très puissants par les revenus qui leur sont servis d'Amérique, ils paraissent n'avoir jamais songé à fonder une œuvre semblable. S'ils y ont pensé — car ils ont des yeux toujours fort intrigués à suivre le catholique et prêts à imiter ce qu'il fait — ils n'ont jamais eu chez eux des bras capables de donner l'exemple, cet exemple qui entraîne après lui.

Nos braves gens de l'Anosy, qui, derrière les yeux, ont une intelligence, disent unanimement : " Moun Père travaille. "

Eh ! mon Dieu, cette réflexion souvent entendue nous fait toujours plaisir un peu. Nous ne sommes pas riches ;

mais nous avons des bras. “ *Ministraverunt manus istæ* ”, répétait saint Paul.

• • •

Mais travaillons-nous exclusivement pour les hommes ? A Dieu ne plaise, nous avons travaillé surtout pour le Christ.

Qui suscepit unum parvulum talem in nomine meo me suscipit ”. (Celui qui reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-ci, c'est Moi qu'il reçoit). On en a tant reçu de ces petits enfants, que le Divin Maître a dû passer quelquefois chez nous.

C'est par l'école que la foi catholique s'est étendue dans le pays d'Anosy, aux premières années de la Mission, alors que le nombre des ouvriers évangéliques était si réduit.

C'est à l'école que, dès leur jeune âge, nos Malgaches ont appris à n'avoir plus créance en l'*ombiasse* — l'empirique — qui, avec des remèdes, vend l'amulette qui met à l'abri des accidents et des maléfices de l'ennemi.

C'est par l'instruction chrétienne, par la pratique de la prière, par l'usage des sacrements, par l'exemple quotidien de la vie catholique à l'école, que l'Antanosy, rentré dans son village et devenu adolescent, puis homme, a su résister aux sollicitations de son entourage, a pu lutter victorieusement contre l'assaut souvent répété du luthérien, qui, offrant la Bible, promettait aussi du riz.

Fort-Dauphin est exigü ; autour de lui, les villages s'échelonnent sur les sentiers qui sigzaguent au caprice des

fleuves
Dans te
mainten
l'attende
lequel ils
auprès d
Hélas
l'école qu
Le Père
villages le
élève qui
pratiques
reprendre
Au moi
de Fort-Da
le riz du s
vint souria
“ Qui es
“ — Moi
“ — Qui
“ — Moi
“ — D'ou
“ — De V
“ — Ah !
“ — Oui.
Et le Père
de la récolte,

ta",
nes ?
ir le
meo
fant
u de
que-
dans
alors
i.
s ont
te —
i des
le la
dien
dans
ister
use-
qui,
s'é-
des

fleuves. De tous ces hameaux nous sont venus des enfants. Dans tous ces villages, à 80 kilomètres à la ronde, habitent maintenant des catholiques qui réclament la venue du Père, l'attendent patiemment et espèrent qu'un jour le Père, avec lequel ils ont passé les années les plus aimables, s'installera auprès d'eux, leur bâtira la chapelle où ils pourront prier.

Hélas le Père n'est pas riche, il a toujours sur les bras l'école qui consomme tant de riz.

Le Père ne passe pas souvent dans ces embryons de villages lointains ou dissimulés dans la brousse... L'ancien élève qui s'y retire manque de tout entraînement dans les pratiques religieuses ; mais il s'y conserve le cœur prêt à reprendre ce qu'il a longtemps négligé.

Au mois d'avril dernier, à une quinzaine de kilomètres de Fort-Dauphin, alors que, la nuit venue, le Père mangeait le riz du soir, un jeune homme qu'il ne connaissait pas, vint souriant s'asseoir de l'autre côté de la table.

“ Qui es-tu ?

“ — Moi.

“ — Qui, toi ?

“ — Moi, François.

“ — D'où viens-tu ?

“ — De Volanzato.

“ — Ah ! c'est assez loin Volanzato !

“ — Oui... ”

Et le Père apprit que deux fois par semaine, à l'époque de la récolte, François venait vendre le riz que la famille

cueillait à la racine des montagnes qui bordent la grande vallée du Fanjahira, du côté de l'Ouest.

“ — Tu es marié ?

“ — Non.

“ — Tiens ! pas encore ? Et pourquoi ?

“ — Si tu viens apprendre le catéchisme chez nous, aux filles, tu te marieras. ”

Quoiqu'il eut quitté la Mission depuis neuf ans — tout jeune enfant — comme le Père lui demandait en lui tendant des bananes : “ Tu ne sais plus le catéchisme ? — Je le sais ”, répondit-il.

Et pour montrer qu'il n'avait pas même oublié les cantiques, il entonne en français : “ *Esprit-Saint, descendez . . .* ” “ *L'encens divin embaume . . .* ”. Il aurait chanté toute la nuit . . .

Combien comme lui ! Tous les chefs de nos jeunes familles — et certes, celles-ci commencent à faire nombre — ont étudié à la Mission. Ils savent lire, ils savent écrire, ils savent prier. En seize années, grâce à l'école, le Catholicisme a pris racine au pays d'Anosy et y pousse vigoureux.

• • •

L'école était de première nécessité, à une époque où la Mission s'installait à Fort-Dauphin. Si, de nos jours, elle a moins ce caractère impérieux, elle reste comme une force dont l'action se fait sentir au loin.

Ah ! que de services elle nous rendrait, cette école, si les ressources nous permettaient de sélectionner les natures

plus rich
le Sud d
droy où
rayons d
L'instr
disent “ à
Ce regi
Les gan
de bons o
mais une
une fois é
les rétribu
Nous le

Cet effor
ne pensez-v
Cet effor
sous de rev
de le menti
fini sa journ
De 1897 à
ciel à la mi
malgré les j
pied, mais s
allait deux
dans sa class
matismes arr

plus riches ! Quelle pépinière de catéchistes elle serait pour le Sud de Madagascar, pour ces plaines épineuses de l'Androy où les âmes ont vécu jusqu'à ce jour impénétrables aux rayons de l'Évangile.

L'instruction reçue, le métier appris, nos jeunes gens nous disent " à revoir ! " avec un regret dans les yeux.

Ce regret est encore plus vif pour nous.

Les garder auprès de nous quelques années pour en faire de bons ouvriers évangéliques serait notre plus grande joie, mais une joie fort chère, car elle doublerait la dépense ; et, une fois établis dans les petits centres, avec quels subsides les rétriburions-nous ?

Nous les laissons partir et nous recommençons . . .

. . .

Cet effort de quinze ans donné par la mission naissante, ne pensez-vous point qu'il doive être continué ?

Cet effort soutenu avec si peu de ressources, sans quatre sous de revenus dans le pays, nous aurions attendu encore de le mentionner si l'ouvrier de la première heure n'avait fini sa journée.

De 1897 à 1912, le bon M. Vervault, qui s'en était allé au ciel à la mi-juillet, persévéra dans cet effort, malgré l'âge, malgré les jambes devenues un peu lourdes. Trainant le pied, mais souriant, un refrain de fanfare sur les lèvres, il allait deux heures le matin, trois heures le soir, s'asseoir dans sa classe. Il ne la quittait qu'à regret, lorsque les rhumatismes arrêtaient le mouvement. Hormis ce cas, à aucun

de nous, à personne, il n'aurait voulu céder la petite chaise de fer et la tablette. C'était sa chaire. Jamais professeur de Faculté ne fut aussi fier de son cours que M. Vervault ne resta content de sa modeste classe.

• • •

Ne savait-il pas, cet excellent Père, qu'à vivre heureux au milieu de ces petits Antanosy indépendants et malodorants, il s'assurait la bonne place au Royaume des Cieux ?

Quicumque humiliaverit se sicut parvulus iste, hic es major in regno caelorum. Celui qui se fera humble comme ce petit enfant est le plus grand dans le royaume des cieux.

Te

Par M.

LE

“ Enfi
entrepre
bientôt.
tout ce q
dépassen
n'est pas
dicateur,
d'ici, à l'a
liques, q
elles iron
nés avan
auront d
Toujours
vreté forc
“ Je sai

chaise
eur de
ult ne

EUROPE

Tempêtes par terre et par mer

Par Mgr Fallize, Vicaire Apostolique de la Norvège
et du Spitzberg

heureux
malodo-
lieux ?
hic es
umble
yaume

LE 15 janvier, je reçois de mon cher collaborateur, à Stavanger, la petite lettre suivante :

“ Enfin notre nouveau presbytère va être terminé. Les entrepreneurs désirent que la réception des travaux se fasse bientôt. Mais qui la fera ? Vous savez que je suis prêt à tout ce qui peut vous être agréable. Mais les constructions dépassent et mon savoir et mon pouvoir. Tout le monde n'est pas comme Votre Grandeur, écrivain, journaliste, prédicateur, notaire, architecte, etc. De plus, il y a tout près d'ici, à l'aciérie de Jaerpeland, des familles ouvrières catholiques, qui doivent bientôt quitter le pays sans savoir où elles iront et qui désirent vivement voir leurs enfants confirmés avant leur départ, ne sachant pas si jamais ceux-ci auront de nouveau l'occasion de recevoir ce sacrement. Toujours cette malheureuse émigration, à laquelle la pauvreté force nos fidèles !

“ Je sais que la saison est rude, le froid intense, la mer

tout simplement impossible. Je sais encore que le poids des années et des fatigues pèse de plus en plus lourdement sur vos épaules. Mais je sais aussi que jamais il n'est arrivé que vous n'eussiez point répondu à un appel de vos prêtres où de vos fidèles. Pourrons-nous espérer voir bientôt notre pasteur à Stavanger ? Monsieur votre secrétaire pourrait-il venir avec vous comme confesseur extraordinaire pour nos bonnes Sœurs ?

“ Voilà ! On s'adresse à votre cœur. Quant à vos douleurs rhumatismales et à vos bronchites, elles n'ont qu'à se tenir coi ; pour elles, pas de voix au chapitre. ”

• • •

Je regarde par ma fenêtre et je vois le château royal de Christiania à moitié enseveli dans la neige ; que doit-il être dans le désert des montagnes ? 220 au-dessous de zéro. Le journal de ce matin m'a dit même que, dans les montagnes, par exemple à Røeros, la nuit passée il est descendu jusqu'à la bagatelle de 500. Qu'est-ce qui m'attend ? Le défilé que mon train devra franchir entre Christiania et Bergen pour me conduire vers Stavanger, au bord de la Mer du Nord, a une altitude deux fois supérieure à celle de Røeros ? D'un autre côté, le journal raconte des nouvelles plus alarmantes encore. Depuis des semaines, la Mer du Nord ne cesse pas d'être démontée et d'engloutir des navires.

Mais on a son ange gardien et, en plus, celui de la mission.

Marcel
" marc
Nous

Mission
Arri
tion du
beaucou

Le tél
En vo

Doyen S
Arriv
hôpital
Constitu

Second
Le soie
nous som
à une cor

" Depu
vous pren
dans le tr
sieurs fois
hauteur d

" Donc,
partant, v
Et puis, il

Marchons donc ! Un évêque missionnaire aime ce mot
" marchons ".

Nous marcherons donc, d'abord par la voie du télégraphe.

Missionnaire Dietrich, Stavanger.

Arriverons. Réception le 24, confirmation, inauguration du presbytère, école et salle paroissiale le 25. Priez beaucoup.

Le télégramme est parti, et nous voilà liés.

En voici un second :

Doyen Swietlik, Bergen,

Arriverai 19. Informez architecte pour passage entre hôpital et église. Le 21, conférence sur la revision des Constitutions des Sœurs.

Second lien. Cela doit tenir.

Le soir du dimanche, 18 janvier, mon secrétaire et moi, nous sommes convoqués par la petite Mlle Fallize, ma sœur, à une conférence intime.

" Depuis des années, dit-elle, je n'ai jamais pu obtenir que vous preniez vos pelisses. Vous me direz qu'il fait chaud dans le train et en bateau. Et si le train reste, comme plusieurs fois l'hiver passé, en panne pendant huit jours à une hauteur de 4,000 pieds, avec quoi vous chauffera-t-on ?

" Donc, où vous prendrez les pelisses avec vous, ou, en partant, vous me laisserez dans des inquiétudes mortelles. Et puis, il vous faut, pour la même éventualité, de larges

provisions de bouche. Sans doute, il y a le wagon restaurant. Mais pensez-vous qu'il vous nourrira pendant une semaine ou qu'il pourra vous faire un flet de bœuf avec des morceaux de glace et une omelette avec de la neige frappée ?

“ Du reste, si vous n'avez pas besoin de provisions pour vous, d'autres en profiteront. Vous savez combien le P. K... aime le fromage de Brie, qu'il ne peut pas acheter là-bas ; combien le P. R... aime un bout de saucisse de sa patrie, sans parler du P. D... qui, depuis des années, ne doit plus avoir goûté un morceau de ce jambon que notre frère nous envoie des Ardennes. Eh bien ! tout cela est dans le panier avec d'autres choses encore pour les missionnaires de la côte.

“Entre temps je prierai la Sainte Vierge et tous les saints de la Norvège, de vous ramener sains et saufs. Mais n'exposez pas inutilement votre vie, je vous en conjure.”

Promesse solennelle d'obéissance !

Mais, dans la nuit de dimanche à lundi, j'eus un assaut tellement violent de rhumatisme que je me disais : “ Ce serait tenter Dieu que de se mettre en route par un froid à faire fendre le granit.”

• • •

Malgré cela, en vieux troupier habitué à l'exactitude, j'étais à l'autel un peu après cinq heures. Par un petit miracle, les douleurs déjà diminuaient ; alors, me dis-je, le changement d'air opérera le reste. Partons ! Et à 7 h. 35, le train s'ébranla et nous entraîna vers l'Ouest.

Bientôt la capitale est derrière nous.

Le
fres, tu
gémis
A n
se dor
soleil a
pre, d'a
d'herm
pandre
jour. E
fois sa f
La m
les engo
Et no

Il est p
La-bas,
sous sa ca
Mon ser
paravant,
Jevnaker,
gion aux c

Le train vole, vole, rase des lacs gelés au fond des gouffres, traverse des forêts de sapins interminables, monte en gémissant, descend en chantant des airs de triomphe.

A notre départ, il faisait encore nuit. Mais bientôt le ciel se dore, les montagnes lointaines s'embrasent, le disque du soleil apparaît et verse sur le paysage des flots d'or, de pourpre, d'azur. Les sapins, paradant avec leur pimpante parure d'hermine et de diamants, semblent frémir de joie et répandre des fleurs éblouissantes de candeur devant le roi du jour. Et les lacs, immenses miroirs de glace, reflètent cent fois sa figure en flamme.

La machine gémit et les roues craquent sur leurs chevilles engourdies par un froid à geler le mercure.

Et nous, nous prions avec notre bréviaire :

Jam lucis oro sidere,
Deum precemur supplices,
Ut in diurnis actibus
Nos servet à nocentibus,
Deo Patri sit gloria,
Ejusque soli Filio,
Cum Spiritu Paraclito,
Nunc et per omne sæculum !

Il est près de dix heures.

La-bas, devant nous, s'étend le grand lac de Randsfjord sous sa candide couverture de neige pareille à un lac de lait.

Mon secrétaire me décrit les courses que, quinze jours auparavant, il a faites au bord du lac, dans le district de Jevnaker, pour porter les consolations de notre sainte religion aux catholiques qui travaillent dans les verreries de ces

parages. Il me raconte avec quelle ardeur, fidèles et protestants ont assisté à la messe et ont écouté la parole divine.

“ Ah ! dit-il en finissant, le jour viendra-t-il bientôt où ces pauvres âmes délaissées pourront avoir un humble sanctuaire et un missionnaire à eux ? *Fiat !!!* Ce sera quand le pasteur des pasteurs nous aura fourni le morceau de pain dont même le missionnaire le plus mortifié ne peut se passer. Et vous savez que le pain coûte cher en Norvège. ”

* * *

Après un quart d'heure de course le long de la rivière Randselv, passant d'abîme en abîme dans une étroite vallée, qui, elle-même est un abîme, nous franchissons le cours d'eau.

Tout à coup, un vacarme qui semble sortir des entrailles de la terre, nous dit que le dieu des eaux a encore des surprises pour nous. En effet, quelques minutes plus tard, le train s'engage sur un interminable pont sur le fleuve Baegna qui descend de cascade en cascade du lac Spirillen. Le pont est lancé au-dessus de la cascade Hønefos près de la petite ville industrielle du même nom.

Est-ce de la glace ou de l'eau, cette cascade ? C'est l'un et l'autre.

Entre des stalactites gigantesques et des blocs de glace grands comme des maisons, sous des voûtes translucides, les flots écumants se pressent se précipitent, mugissent et hurlent à transir le cœur. Mais, en plein élan, les flots sont

domp
pour
ques
En
la sta
de ter
nées,
voie.

Nou
si rian
mort e
tit à
d'issue
percé le
2,500 m
L'ani
au beau
presque
nit d'au
quelque
d'écrase
rails po
l'élan de
Nous
mon séc
d'une col

domptés par le génie de l'homme et attelés aux turbines pour actionner les machines et changer leurs forces athlétiques en courants électriques.

En avant ! Mais hâtons-nous lentement, car, peu après la station de Hcenefos, le train doit franchir une tranchée de terre argileuse, qui plus d'une fois, en ces dernières années, a enseveli sous la vase des douzaines d'ouvriers de la voie. On a peur d'éveiller les malfaisants esprits souterrains

* * *

Nous nous engageons dans la longue vallée de Soknedal, si riante, si coquette en été, mais actuellement frappée de mort en quelque sorte sous son linceul de neige. Elle aboutit à un cul-de-sac surplombé de hautes montagnes. Pas d'issue ! Mais rien n'a arrêté l'ingénieur norvégien. Il a percé le rempart de granit du Haversting par un tunnel de 2,500 mètres.

L'année passée, un train, lancé à toute vapeur, ressentit au beau milieu du tunnel une terrible secousse et s'arrêta presque subitement. Miracle ! Un énorme quartier de granit d'au moins 10 tonnes était tombé de la voûte sur la voie, quelques minutes avant l'arrivée du train. Mais, au lieu d'écraser wagons et voyageurs, il glissa docilement sur les rails poussé par la puissante locomotive, jusqu'à ce que l'élan de la machine fut amorti.

Nous passons sans accident. Mais, au sortir du gouffre, mon secrétaire eut un choc presque aussi violent que celui d'une collision. Nous avons subitement devant nous un

panorama d'une beauté qu'aucune plume ne saurait décrire.

A nos pieds, le lac de Krøderen gelé ressemble à un immense parquet de marbre blanc aux veines luisantes. Devant nous, une chaîne de montagnes blanches comme la laine de l'agneau et couronnées par le pic du Norefjeld, porte son casque d'argent jusque dans la voûte céleste. Le tout inondé d'une lumière qu'on dirait s'être échappée du ciel.

• • •

Il y a quelques années, lorsque la partie du chemin de fer que nous parcourons n'était pas encore terminée, je devais me rendre, au cœur de l'hiver, à Bergen, auprès du lit de douleur de mon confrère de cette ville, que, depuis, le Seigneur a appelé à lui. Force m'était de traverser le lac en traîneau au milieu de la nuit pour aller prendre le train à Gulsvik.

Quelle frayeur nous éprouvâmes un jour, lorsque tout à coup la glace commença à craquer sous les pieds des chevaux et sous le traîneau ! Nous pensions bien notre dernière heure arrivée. Les chevaux, conscients du danger, ne trottaient plus ; ils volaient.

" Sauvés ! " s'écria enfin le cocher après une minute.

Nous étions sauvés ; mais, par un froid de 25°, la transpiration ruisselait de tout notre corps.

• • •

A II
meux I
suivre s

Le fo
par deu
pées, ta
vont se
bruyant

minces c
C'est
s'est le r

avec lui
C'est c

mélopées
vous fair

racher d
nées enfi
tollekniv

que s'exé
échevelés
danseurs.

Même l
siècles, pri
lées *stavka*

pas arriv
ces enfant
Mais qu
géants, si
emparée d'

A 11 heures 35, nous sommes à Gulsvik, à l'entrée du fameux Hallingdal, que, par une pente très douce, nous allons suivre sur une distance de plus de 100 kilomètres.

Le fond en est riant et fertile ; mais ce paradis est encadré par deux chaînes de montagnes, qui, tantôt nues et escarpées, tantôt douces et égayées par des fermes et des chalets, vont se perdre dans les nues, d'où elles projettent de bruyantes cascades maintenant glacées, et des filets d'eau minces comme un ruban argenté.

C'est dans cette vallée jadis isolée du reste du monde, que s'est le mieux conservé le caractère de l'ancien Normand et avec lui le joli costume national rivalisant avec l'arc-en-ciel.

C'est dans ces fermes qu'on joue encore de nos jours des mélopées locales, tendres d'abord et languissantes jusqu'à vous faire verser des larmes, guerrières ensuite jusqu'à arracher du fourreau le terrible *tollekniv* (couteau), passionnées enfin et quasi diabolique jusqu'à faire enfoncer le *tollekniv* au cœur du rival. Et c'est au son de cette musique que s'exécutent les danses de la vallée, danses violentes, échevelées jusqu'à faire perdre et l'haleine et la raison des danseurs.

Même la religion catholique des ancêtres, qui, il y a des siècles, priaient dans les églises en bois du XIII^e siècle, appelées *stavkirker*, de Gól et de Forge, où nous passons, n'était pas arrivée à dompter entièrement le caractère violent de ces enfants des montagnes.

Mais qu'ils sont beaux, qu'ils sont robustes, ces enfants géants, si aimables et si gais quand la passion ne s'est pas emparée d'eux !

Peu à peu la vallée commence à monter et la rivière à mugir et à rouler avec fracas ses glaçons. A Aal, la montée se dessine de plus en plus sérieusement, et la neige encombre de plus en plus la voie. La locomotive est remplacée par une locomotive de montagne garnie d'une solide charrue de neige pour déblayer les rails.

Et nous montons, montons toujours.

A Aal nous étions à 1,300 pieds de hauteur ; à Hol, d'où nous pouvons embrasser d'un seul regard toute la partie supérieure du Hallingdal avec la sauvage vallée de Hol, nous sommes à 1,800 pieds.

• • •

Une courbe hasardeuse, et nous voilà engagés dans une gorge à faire peur.

Pendant une demi-heure la machine tousse et gronde, pendant qu'à notre droite, entre des parois de granit, le torrent se jette de rocher en rocher, de gouffre en gouffre, comme si épouvanté devant ce monstre en feu, il voulait prendre la fuite. Mais, à son tour, la locomotive tourne le dos au torrent mugissant et se cache au fond d'un tunnel.

Enfin nous franchissons d'un bond la dernière cascade. La vallée s'élargit et la machine salue joyeusement la station de Gjeilo, l'Eldorado des touristes pendant la belle saison, à 2,400 pieds au-dessus du niveau de la mer.

• • •

Plus chétifs.

Bientôt les bouleaux fermes où, en été

A la saison engourdie l'été ou le cheur et plus loin la végétation rissent le

Nous en même temps verts, qui accompagnent mètres.

La voie développée chaque ins plus d'autr elle perce leur, trou à compter.

On est é

Plus nous montons, plus les arbres deviennent minces et chétifs.

Bientôt le sapin a disparu ; le beau bouleau devient un bouleau nain, rampant sur la terre et entre les rochers. Les fermes se font rares et font place à de pittoresques chalets, où, en été, loge le bétail des paysans des vallées.

A la station de Haugastol, au bord d'un lac maintenant engourdi, quelques hôtels rêvent des belles journées de l'été ou des foules de citadins y viennent chercher la fraîcheur et la santé dans cet air libre de microbes. Un peu plus loin, aux environs du lac Ustavand, toute trace de végétation a disparu en dehors de la mousse dont se nourrissent les rennes sauvages, nombreux dans ces déserts.

* * *

Nous sommes arrivés aux régions de la neige éternelle et en même temps des paraneiges éternels, couverts et non couverts, qui, sauf quelques rares solutions de continuité, nous accompagneront sur une distance d'une centaine de kilomètres.

La voie fait des détours énormes, soit pour gagner, du développement, soit pour éviter les rochers et les lacs qui, à chaque instant, veulent lui barrer le chemin. Lorsqu'il n'y a plus d'autre moyen de se frayer un passage, courageusement elle perce les flancs des parois en des tunnels que le voyageur, troublé et ébloui par la neige ensoleillée, n'arrive plus à compter.

On est égaré complètement. Tantôt on traverse une val-

lée à laquelle doit ressembler la vallée de Josaphat, tellement elle est lugubre ; tantôt l'œil est fasciné par la vue de la mystérieuse chaîne du Hallingkarven.

Mais le saisissement se change en stupeur à l'approche de Finse, la station la plus élevée de la route (3,666 pieds), au bord du grand lac du même nom. A droite, le lac, un immense océan d'hermine, à gauche, le gigantesque glacier du Hardangerjoekelen, flambant, étincelant, reflétant en gerbes éblouissantes la lumière du soleil.

Un magnifique hôtel, en dehors de la station, la seule maison dans cette solitude, où, été et hiver, les tempêtes glacées règnent en maîtres, nous invite à nous arrêter. En été et même en hiver, cet hôtel fourmille de monde s'adonnant, même au beau milieu du mois de juillet, au sport du *ski* et du patin.

Mais nous n'avons garde de nous laisser séduire. Nous n'avons pas oublié que, l'hiver passé, une société d'amateurs du *ski*, s'étant aventurée sur le Hardangerjoekelen sans avoir pris les précautions nécessaires, a misérablement péri dans une tempête qui les surprit subitement.

• • •

Aujourd'hui, nous ne sommes pas sans inquiétude, même dans le train. Plus nous sommes montés, plus la neige encombre la voie, et des nuages fuyants nous disent que, dans les airs, une danse peu commune se prépare.

Nous avons remarqué que, lors de notre arrivée à Finse, on avait lancé vers l'ouest le *rotatoire*, une hélice cyclopéen-

ne, qui
ge, la c
barrée
un trai
mais pa
L'hiv
monde,
chemin,
et Halli
saient d
leurs cor
place à l
Il envoy
prisonnie
des armé
réussit e
Nous,
Le *rotato*
ça sur ses
sur le bor
que, à 4,0
culminant
Un coup
Bientôt
et garde-n
pouvons s
la station
et plonger
nel, notre

ne, qui, poussée par deux locomotives, s'enfonce dans la neige, la coupe, l'aspire et, toute issue des deux côtés étant barrée par des remparts de neige et de glace, la projette en un trait majestueux dans les airs. C'était intéressant à voir, mais pas rassurant du tout.

L'hiver passé, à pareille époque, deux trains bondés de monde, y compris deux *rotatoires* qui devaient leur frayer le chemin, restèrent pendant dix jours en détresse entre Finse et Halligskleid. Lorsque les voyageurs, qui d'abord s'amusaient de l'aventure, eurent mangé la dernière bouchée de leurs comestibles, la peur de mourir de faim et de froid fit place à la gaieté. Heureusement le Gouvernement veillait. Il envoya des pelotons de soldats sur *skis* pour porter aux prisonniers de quoi manger. En même temps, des deux côtés, des armées d'ouvriers travaillaient à dégager la voie, ce qui réussit enfin.

Nous, heureusement, nous fûmes quittes pour la peur. Le *rotatoire* fit bonne besogne et péniblement le train avança sur ses traces le long des lacs Daemnevand et Tangsvand, sur le bord duquel la maison solitaire d'une garde-voie marque, à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, le point culminant du chemin de fer de Christiania à Bergen.

Un coup de sifflet triomphant annonce la victoire.

Bientôt la vitesse du train est triplée. Tunnels et abîmes et garde-neige s'entremêlent. C'est à peine si, au vol, nous pouvons saluer à gauche, le drapeau national sur le toit de la station de Helligkseid, à moitié ensevelie dans la neige et plonger plus bas, à notre droite, au sortir d'un long tunnel, notre regard dans les gouffres du Flamsdal, une des

plus sauvages vallées de la Norvège où, de la station de Myrdal, on ne peut descendre que par une route creusée en zigzags dans le rocher.

Après Myrdal, le tunnel de Gravenhalsen nous promène, pendant neuf longues minutes dans les entrailles de la terre et nous lâche dans la longue vallée de Raun.

Gare à celui qui est exposé au vertige !

Parfois, par exemple au Sverrestien la vallée est tellement étranglée par les montagnes, que seul le torrent, écumant dans les sombres profondeurs, trouve de la place pour ses ébats tandis que le train est forcé de faire de vrais tours de gymnastique pour descendre d'étage en étage et aboutir à la large plaine de Voss, le grand rendez-vous des touristes qui veulent visiter le Hardangerjord ou le Sognefjord, ces deux bijoux entre les admirables fjords de la Norvège.

Encore une centaine de kilomètres par un chemin de fer, moitié creusé dans le rocher, moitié suspendu sur le sauvage Loerfjord, et nous pouvons enfin embrasser à 9 heures 15 du soir, nos confrères de Bergen.

Grâce à Dieu, les appréhensions de Mlle Fallize ne s'étaient pas réalisées, et nous pouvions distribuer à Bergen les premières portions des délicatesses qu'elle nous avait confiées.

Bergen est, au point de vue de la population et de l'importance commerciale, la deuxième ville de Norvège. Elle compte 80,000 habitants et son imposante flotte marchande se promène sur toutes les mers du monde. Le trafic du poisson et de l'huile de foie de morue lui rapporte des sommes fabuleuses.

En 1
tère h
les tou
Voul
règne
introdu
l'Allian
un petit
notre ch
venir y
Vendu
Cette fo
de Chris
bénéficie
sermons
m'arrive
çaise de l
vienne ég

A Berge
une impo
Sœurs de
Ce sont
devaient n

• • •

En même temps la ville qui a conservé son ancien caractère hanséatique, est le principal centre d'excursion pour les touristes de tous les pays.

Voulez-vous vous y trouver en une agréable société où règne en souveraine la belle langue française, faites-vous introduire par l'aimable consul de France, M. Grève, à l'Alliance française, où vous courrez fort le risque de faire un petit discours français, à moins que vous n'y rencontriez notre cher Père Lamotte de Lille, qui est souvent invité à venir y donner des conférences.

Vendredi prochain, l'excellent religieux doit nous arriver. Cette fois, ce sont les églises et les "Alliances françaises" de Christiania, d'Arendal, de Bergen, et de Trondhjem qui bénéficieront de sa présence et qui lui demanderont des sermons et des conférences. Pendant que je vous écris m'arrive une lettre de M. le Président de l'Alliance française de Drammen me conjurant d'obtenir du Père qu'il vienne également à Drammen.

• • •

A Bergen, nous avons une belle paroisse catholique avec une imposante église et un grand hôpital desservi par les Sœurs de Saint-François-Xavier.

Ce sont précisément les intérêts de ces religieuses qui devaient me retenir pendant quelques jours à Bergen. Nos

chères Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry et de Sainte-Elisabeth, dont les maisons se trouvent au Sud-Est et au Nord du pays, se trouvant hors d'état de se charger encore de l'immense district du Sud-Ouest, le Saint-Siège m'engagea à fonder une Congrégation spéciale pour les besoins particuliers de la Norvège, et surtout pour le Sud-Ouest du pays. Avec une générosité tout apostolique, nos deux Congrégation, déjà existantes m'aiderent à réaliser ce conseil et le 19 mars 1901, je pus en même temps recevoir les vœux des premières Sœurs et inaugurer à Bergen l'hôpital de Saint-François-Xavier, qui est en même temps la maison-mère et le noviciat de la Congrégation de Saint-François-Xavier.

Le Seigneur a visiblement béni cette fondation. Aujourd'hui, non seulement la maison-mère possède une petite légion de saintes femmes, exerçant tous les offices qu'une religieuse missionnaire peut être appelée à exercer ; mais la Congrégation a encore de grandes et belles filiales dans les importantes villes de Stavanger et d'Arendal, où tous, catholiques et protestants, les bénissent.

Cette expansion et, de plus, l'expérience de douze années, rendaient nécessaire une révision de certains détails des Constitutions avant de leur imprimer le cachet définitif. Et c'est cette révision qu'après de longues consultations et des prières plus longues encore, je devais mener à bonne fin avec M. le Directeur et la Supérieure générale, la Rév. Mère Françoise Bonaventure. Cette vaillante religieuse, au cœur aussi large que son intelligence m'a, jadis, aux prix de sacrifices et de souffrances que Dieu seul connaît, aidé à fonder la Congrégation.

Apr
était a
tion, il
rieure,
tuam,
ner la
arrosé
Pour
d'espace
galerie
l'établis

Mon r
vanger,
Mais u
lait la te
nonçait d
Enfin,
place à u
crire du
cueils, d'il
pour la
pour se g
brouillard
ailleurs, de
Malgré
heure fixé

Après deux jours de conférences approfondies, l'œuvre était accomplie. Lorsque j'eus signé le document d'approbation, il me sembla lire sur les lèvres tremblantes de la Supérieure, les paroles de Siméon : " *Nunc dimittis servam tuam, Domine, in pace.* " Que le Seigneur continue à donner la croissance à ce qui a été planté dans l'angoisse et arrosé par les larmes !

Pour donner à la maison-mère devenue trop étroite, plus d'espace, je permis de la relier par un pont à une grande galerie de l'église paroissiale et d'y transférer la chapelle de l'établissement.

• • •

Mon ministère à Bergen terminé, il fallait gagner Stavanger, qui se trouve à dix heures de bateau vers le Sud.

Mais une violente tempête révolutionnait la mer et ébranlait la terre. De tous côtés le télégraphe avec ou sans fil annonçait des catastrophes, ruptures de ponts, naufrages.

Enfin, la tourmente s'apaisa ; mais ce fut pour céder la place à un brouillard tellement épais qu'on aurait pu y inscrire du doigt son nom. Le long de cette côte hérissée d'écueils, d'îles et d'îlots, le brouillard est bien plus dangereux pour la navigation que le violent ouragan. On n'y voit, pour se guider, ni soleil ni étoile, ni phare, et, comme les brouillards sont rares, on n'y a pas encore établi, comme ailleurs, des sirènes pour orienter le navigateur.

Malgré tout, nous étions à bord à sept heures du soir, heure fixée pour le départ du bateau.

“ — Ah ! Monseigneur, ne partez pas ; ce serait courir à la mort ! ” avaient supplié les Sœurs.

Mais tout était organisé pour ma réception le lendemain à Stavanger et je n'ai pas l'habitude de me faire attendre.

Seulement, le capitaine, responsable de notre vie et de son bateau, était d'un autre avis :

“ — Ce serait folie de partir maintenant ! me dit-il ; en moins d'un quart d'heure, nous serions chavirés et perdus. ”

Patience donc, et gagnons nos couchettes. A trois heures du matin seulement, mon secrétaire me mit doucement la main sur l'épaule :

“ — *Deo gratias !* Nous marchons ” m'annonça-t-il joyeusement.

“ — *Deo gratias !* ”

Dieu nous garde fidèlement. Son ange gouverna le bateau au milieu des écueils et vers une heure de l'après-midi nous étions salués par notre confrère au port de Stavanger.

* * *

Stavanger, ancien évêché catholique, dont la cathédrale seule a survécu au désastre de la Réforme, est aujourd'hui une ville industrielle et maritime de 35,000 habitants. Elle a conservé une bonne partie du caractère des âges anciens.

Lorsque, il y a un quart de siècle, je fis ma première visite à Stavanger, j'y découvris, après de longues recherches, deux catholiques. Aujourd'hui nous y avons une florissante paroisse avec église et hôpital, et c'est pour inaugurer son nouveau presbytère, son école, sa salle de réunions que je m'y suis rendu.

Ah !
en Am
et bien
Cett
mission
catholi
carême
dépend
Je m
venus à
que la r
temps é
patrie. J
catholiqu
le fait n
rester le
plus de
“Ja, jek
Je ne sai

Je ne c
nouveau
les entrep
payé. Pay
bon tiers

• • •

Ah ! si la malheureuse émigration n'envoyait pas, surtout en Amérique, tant de Norvégiens, la paroisse de Stavanger et bien d'autres seraient bien plus belles qu'elles le sont.

Cette émigration est tellement désastreuse pour notre mission que j'ai cru de mon devoir d'attirer l'attention des catholiques sur ce sujet dans mon dernier mandement de carême où l'on fête avec enthousiasme le centenaire de l'indépendance politique de la Norvège, reconquise en 1814.

Je me suis permis de dire que les Norvégiens sont mal venus à vanter, en prose et en vers, leur patriotisme, puisque la moindre perspective d'un gain matériel, la plupart du temps éphémère suffit pour leur faire tourner le dos à leur patrie. Je n'ai pas craint d'ajouter, que leur jeune Eglise catholique, malgré ses consolantes conversions, était, par le fait même condamné à voir le nombre de ses familles rester longtemps stationnaire. Elle compterait deux fois plus de fidèles, si les catholiques disaient vrai en chantant : "*Ja, jeg elsker dette landet !* (Oh ! que j'aime mon pays !)" Je ne sais si la leçon sera écoutée.

* * *

Je ne dirai rien des détails prosaïques de la réception du nouveau presbytère et des interminables discussions avec les entrepreneurs. Bref, le samedi, à midi, tout était fini et payé. Payé, oui ; mais payé après avoir contracté, pour un bon tiers de la somme, un emprunt hypothécaire grevant

lourdement la propriété. Avis aux lecteurs qui, par hasard, ne sauraient que faire de leurs capitaux. Voilà une bonne occasion de faire un placement, à fonds perdu pour le monde, mais garantissant une rente viagère au ciel.

Le dimanche, il y eut une messe solennelle avec confirmation.

Comme il y avait aussi deux petites filles autrichiennes à confirmer, je dus ajouter à mon homélie norvégienne une exhortation en allemand. Elle porta des fruits inattendus. Le soir, en effet, une protestante allemande vint trouver le missionnaire et lui dit qu'au sortir de l'église son luthéranisme était bouleversé, et qu'elle voulait se faire instruire pour devenir catholique. " L'esprit du Seigneur souffle où il veut ! " dit l'Écriture.

Hélas ! tandis qu'à l'intérieur du temple saint soufflait le *Spiritus Domini*, à l'extérieur le *spiritus procellarum* se déchaînait tout comme au jour de la Pentecôte. Et lorsque, dans l'après-midi, nous allâmes de l'église en procession au presbytère pour procéder à la bénédiction solennelle du logis, nous fûmes trempés jusqu'aux os. Pauvres petites filles, couronnées de roses, roses elles-mêmes, qui trottaient allègrement devant leur évêque pour répandre des fleurs sur son chemin défoncé, comme leurs robes blanches collaient à leur petit corps et comme elles grelottaient tout en chantant la gloire du divin ami des enfants qui allait donner un refuge à leur innocence !

Tout de même nous étions tous en proie à la joie d'une suave émotion.

Depuis tant d'années, le missionnaire était logé loin de

son église
enfants,
avaient
pital, où
malades.

On s'é
tuné mes
curé ava
étions !

Prières
et, au cha
ge qui sév
recevoir l
nissait tou
dements.

" Bened
omnes spi

Le ler le
doublax la
fiter de l'oc
tianssand e

Mais, pen
de la temp
tel que la
courut tout
mes jours ét

son église en de pauvres chambres louées à prix d'or ! Les enfants, dont le nombre s'était accru d'année en année, avaient comme salle d'école, une partie du sous-sol de l'hôpital, où ils devenaient une gêne pour les Sœurs et pour les malades. Quand aux fidèles, ils ne savaient où se réunir.

On s'était cotisé. Pour ma part, j'avais mendié et importuné mes amis dans toutes les parties du monde civilisé. Le curé avait mis à sac sa patrie tyrolienne. Enfin nous y étions !

Prières, cantiques, encens, remplissent salles et chambres, et, au chant du *Te Deum*, — en bravant de nouveau l'orage qui sévit toujours — nous retournâmes à l'église pour y recevoir la bénédiction du Dieu eucharistique, qui nous bénissait tous, l'ouragan secouait l'église jusque dans ses fondements.

“ Benedicite, omnis imber et ros, Domino ! benedicite, omnes spiritus Dei, Domino ! ”

* * *

Le lendemain matin, nous devons repartir, cette fois en doublant la côte sud du pays, parce que nous voulions profiter de l'occasion pour visiter encore nos stations de Christianssand et d'Arendal.

Mais, pendant la nuit, le bain froid, pris la veille au milieu de la tempête, commençait à produire sur moi son effet, tel que la Sœur garde-malade, venant me voir, le matin, courut tout effrayée annoncer à sa supérieure que, bien sûr, mes jours étaient en danger.

Le danger a difficilement le dernier mot avec un vieil entêté des Ardennes. La preuve, c'est que, grâce à Dieu, me voilà debout à l'autel, donnant, malgré moi aux Sœurs, pendant la sainte messe, la crainte d'une catastrophe parce qu'elles semblaient ignorer que les vieux chênes craquent, mais ne se rendent point.

Même l'idée du départ n'était pas encore abandonnée.

Mais arrive le journal :

Hier et cette nuit, deux barques ont coulé près de Helle-roi. Une autre barque a sombré près de Hundevaag. La baleinière *Angvold* et deux bateaux sont entrés en collision près de Haugesund. Le vapeur *Relis* a été englouti près de l'île de Moster au fjord de Stavanger. Le vapeur *Haugesund* s'est échoué sur les écueils de Gryte. Le bateau *Harmsund* a chaviré près de Moster. Le grand vapeur *Nidel* a fait naufrage au Flekkenfjord. Tout cela dans les parages de Stavanger. D'autre part, toutes les communications de la côte sont en désarroi complet.

Rentrer à Christiania par la côte du Sud, c'eût été tenter Dieu. Nous retournerons donc par où nous sommes venus, c'est-à-dire par Bergen.

Le soir, la tempête et la mer s'étaient tant soit peu calmés

Nous avons la belle fortune de trouver au port le beau petit bateau *Bergen*. Nous y prîmes place. Pendant la nuit, surtout au Bukkefjord et au Sletten, non loin de Haugesund, il se permit bien quelques accès de légèreté ; comme il est encore tout jeune, il se mit à danser. Mais, mon secrétaire et moi, qui sommes des gens expérimentés, nous ne prêtâmes aucune attention à ces déplorables incartades. Nous nous contentâmes de nous retourner sur notre couchette.

Le m
soir nou
sonne, e
ner son
fureur d
Le Sei
Te. De

Le mardi matin, nous arrivions à Bergen, et le mercredi soir nous rentrions joyeux à Christiania, où une petite personne, effrayée par les nouvelles des journaux, était à égrener son centième chapelet pour que nous échappions à la fureur des tempêtes de la terre et de la mer.

Le Seigneur l'avait exaucée.

Te Deum laudamus !



AFRIQUE

LES ZOULOUS CHEZ EUX

Par le R. P. COUPÉ, Oblat de Marie-Immaculée,

Missionnaire du vicariat apostolique du Natal

SI vous voulez avoir une idée exacte de ce qu'est le Zoulou chez lui, ne prenons pas le train, nous serions trop près de la civilisation. Il faut, — ce qui sera beaucoup plus intéressant et pittoresque, — faire une excursion à cheval et s'enfoncer dans l'intérieur.

Peut-être, le cheval que je vais vous offrir vous paraîtra un peu petit et incapable de résister à la fatigue. Détrompez-vous, c'est un cheval basuto, descendant du cheval arabe ; il est le plus apte aux dures randonnées en nos pays souvent très accidentés.

Au bout de quelques heures de chevauchée :

“ — Père, me demanderez-vous tout à coup, est-ce donc ici comme dans la Terre-Promise ? les champignons sont-ils en proportion des grappes de raisin de Terre-Sainte ?

“ — De quels champignons parlez-vous ?

“ — Mais n'en voyez-vous pas devant nous, à quelques centaines de mètres ? ”

“ — A
rendons.
huttes. ”

Le Zou
l'apparenc
que possèd
de ses ferr
que dimin
riage.

Le toit
descendent
sur de pet

souvent de
D'une ro
cle dans un
contre les a
comme on l

La hutte
ceinte et de
sées les hutt

A notre ar
par enchanter
une oreille, et
n'y a pas de
peu à peu à s

“ — Ah ! oui ; mais c'est précisément là que nous nous rendons. Ces “ champignons ” sont tout simplement des huttes. ”

Le Zoulou, en effet habite des huttes qui ont tout à fait l'apparence d'énormes champignons. Le nombre des huttes que possède chaque indigène est proportionné au nombre de ses femmes, car vous n'ignorez pas que la polygamie, bien que diminuant de plus en plus, est encore ici la loi du mariage.

Le toit de cette hutte est en chaume. Au Zoulouland ils descendent jusqu'à terre ; à Natal, au contraire, ils reposent sur de petits murs de 50 centimètres de haut, faits très souvent de mottes de terre superposées.

D'une rondité parfaite, ces huttes sont disposées en cercle dans une enceinte faite de lianes épineuses qui les protège contre les animaux du dehors. Le parc aux bœufs, le *kraal*, comme on l'appelle, circulaire lui aussi, se trouve au centre.

La hutte du chef de famille se trouve au milieu de l'enceinte et de chaque côté, à droite et à gauche, sont disposées les huttes de ses différentes femmes, suivant leur rang.

* * *

A notre arrivée toute la gente enfantine s'éclipse comme par enchantement. Mais peu à peu, apparaît un bout de nez, une oreille, et quant les jeunes cervelles ont l'intuition qu'il n'y a pas de danger probable, tout le petit monde se décide peu à peu à se montrer.

Ainsi, ne vous y trompez pas : vous et moi, nous sommes, en ce moment, l'objet d'un examen approfondi. Le Zoulou veut savoir la cause de tout. Ce que vous portez sur vous ou avec vous aura pour lui sa raison d'être. Malheureusement il se trompe souvent dans ses déductions.

Voici un fait entre bien d'autres. Un missionnaire portait habituellement, quand il pleuvait, un paletot d'une étoffe particulière. La coïncidence n'échappa point à la sagacité des indigènes et un jour que ceux-ci commençaient à souffrir de la sécheresse, ils vinrent trouver le missionnaire et le prièrent d'endosser le fameux paletot, car ils avaient remarqué qu'il pleuvait toujours quant il le revêtait.

Mais voici le maître de céans.

“ — *Sakoubona !* ” nous dit-il. Cela veut dire pour nous : “ Bonjour ” ; mais le sens littéral est celui-ci ! “ Nous t'avons vu. ”

Répondez donc : “ — *Ysbo !* ”, mot qui signifie “ oui ”, et ainsi vous aurez donné la marque d'une politesse exquise, inconnue des étrangers.

* * *

Le Zoulou est un des plus beaux types de la race humaine. D'une structure parfaite, la poitrine bien développée, les membres admirablement proportionnés, il offre une “ académie ” irréprochable et vraiment superbe. Sans doute, il est noir, ou plutôt d'un noir marron, il a les cheveux crépus, les lèvres épaisses, le nez épaté ; mais, abstraction faite de

ces dé
comm
Les
la race
Que
chétifs
Le Z
dans le
ticulier
les race
manifes
envers
sons, de
catesse.
Le Zo
Actif,
faut (et
mande p
disent qu
se montre
qui, trop
n'ont guè
sent, que
J'ai ent
pas aller s
Hélas ! D
Eh bien
sionnaires
de Cafres

ces détails on ne peut s'empêcher de dire : " Quel bel homme ! comme il est bien bâti ! "

Les femmes, elles aussi, sont de splendides spécimens de la race humaine.

Quelle différence avec les Hindous souvent maigres et chétifs !

Le Zoulou est naturellement gai, sociable, très sérieux dans les affaires. Il est orateur aussi, son langage est particulièrement imagé ; c'est, d'ailleurs, je crois, le cas de toutes les races primitives. Ses discours, surtout quand il s'agit de manifester son respect, sa reconnaissance ou son affliction envers un chef ou un missionnaire, sont tissés de comparaisons, de paraboles, d'images souvent de la plus exquise délicatesse.

Le Zoulou est brave, même à l'excès, à la guerre.

Actif, il l'est, mais à sa façon. Lorsqu'il a tout ce qu'il lui faut (et il sait se contenter de peu) il est heureux et n'en demande pas davantage. Aussi, les Européens, généralement, disent qu'il est paresseux. Pourquoi ? Surtout parce qu'il ne se montre pas suffisamment disposé à travailler pour des gens qui, trop souvent, le traitent en bête de somme. Les Blancs n'ont guère, ici, pour le Zoulou, " le Cafre " comme ils disent, que du dédain et du mépris

J'ai entendu une catholique me dire qu'elle préférerait ne pas aller au ciel que de s'y trouver en compagnie des Cafres, Hélas ! Dieu lui fasse miséricorde !

Eh bien ! moi, je travaille — et beaucoup d'autres missionnaires aussi — à envoyer au ciel le plus grand nombre de Cafres possible, trop heureux si nous pouvons y trouver

une place au milieu d'eux, pour chanter ensemble les louanges et la miséricorde de Celui qui disait : " J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de ce troupeau, il faut que je les amène afin qu'il n'y ait plus désormais qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. "

DU BERCEAU À LA TOMBE.

Suivons maintenant le Zoulou, pas à pas, du berceau à la tombe.

Chaque nouveau-né, à sa naissance, reçoit un nom correspondant à un événement de quelque importance. Une fille est-elle née durant un voyage, elle s'appellera *Nondhlela* (chemin) ou *Nomgwago* (route). Un des fils du roi Cetihwayo s'appelait *Manzolwavohle*, nom rappelant qu'il était né sur mer à bord du vaisseau ramenant ses parents de l'exil.

Les jumeaux étaient, autrefois, impitoyablement sacrifiés.

Les albinos, également, n'avaient aucun droit à l'existence ils étaient regardés comme des singes.

Les enfants n'approchaient du sein de leur mère que trois jours après leur naissance pour les garçons ; six jours pour les filles. Durant ce temps, leur nourriture était de la simple bouillie.

Tant qu'il était trop jeune pour marcher, il était porté sur le dos de sa mère, enveloppé dans une peau de bœuf, ne laissant dépasser que la tête.

Vers l'âge de dix ans avait lieu la cérémonie de la circoncision, abolie par Chaka. Dès lors il était *umfana*, et

comme
désorm
que, de
ment to

Les fi
de la pa
tion très
plus ou
apporter

Elle g
mère ou
ou du m

Lorsqu
à la hutt
de ses sce
l'hospital

Le jour
va au kra
et de lui :

Le père
chercher l
joyeuse r
la dot de J
père, cades

Chanter
obligatoire

commençait à remplir son rôle dans la famille. C'est à lui désormais qu'était confiée la garde des veaux, en attendant que, devenu plus âgé, il fût à même de garder indifféremment tous les bestiaux.

* * *

Les filles sont l'objet d'une tendresse* toute particulière de la part de la mère : le père a pour elles une considération très distinguée, causée par la perspective du nombre plus ou moins grand de vaches que son futur gendre lui apportera.

Elle grandit n'ayant d'autre occupation que d'aider sa mère ou ses sœurs plus âgées dans les travaux des champs ou du ménage.

Lorsque sonne l'heure du mariage, la jeune fille se rend à la hutte du jeune homme de son choix, accompagnée d'une de ses sœurs, fait connaître le motif de sa visite et demande l'hospitalité chez ses futurs beaux-parents.

Le jour suivant, un intermédiaire nommé *umhlaleli* s'en va au kraal de la jeune fille afin d'offrir à son père une vache et de lui notifier officiellement la démarche qu'elle a faite.

Le père envoie alors quelques-unes de ses autres filles chercher leur sœur et la ramener au bercail. La bande joyeuse revient avec une partie du *lobola*. (Le *lobola*, c'est la dot de 10 vaches que doit livrer le gendre à son beau-père, cadeau sans lequel il n'y a pas de mariage possible).

Chanter, danser, boire sont ensuite l'accompagnement obligatoire des fiançailles. Puis chacun s'en va chez soi.

L'*umhlaleli* reviendra quelques mois ou même quelques années plus tard pour fixer avec le père de la jeune fille, la date du mariage et apporter alors la solde du *lobola*, c'est-à-dire le complément du petit troupeau de vaches exigées du gendre.

On prépare de grandes quantités de bière et de victuailles chez le fiancé. La future, entourée de ses amies, se rend chez lui un peu avant le coucher du soleil. Tous les parents sont déjà réunis. Les chants et les danses commencent et durent souvent jusqu'au point du jour.

Après le mariage, la nouvelle épouse est exempte de tout travail, pendant une semaine, après quoi elle prend part à la vie commune.

On connaît la demeure des Zoulous. C'est une hutte de forme ronde, dont le toit est un dôme formé de branches flexibles fixées en terre ou reposant sur un petit mur en mottes de terre de deux pieds de haut. La porte est si basse que, pour entrer, il faut se traîner sur ses genoux.

Cette habitation, d'une rotondité parfaite, mesure environ 15 pieds de diamètre ; toute la charpente s'appuie sur une sorte de mat central près duquel est le foyer. Le sol est fait de terre de fourmière mélangée à la terre glaise battue fortement à l'aide de pierres ; il est ensuite enduit de bouse de vache, qui, une fois desséchée, donne un sol brillant et de la plus exquise propreté.

La construction de la hutte est faite par tous les parents et amis convoqués spécialement à cet effet. On vient sans se faire tirer l'oreille, car on sait qu'il y aura peu de travail et

beaucoup
incombe
pour cou

Les Z
à vagabo
les qu'ils
eux s'occ
daignent
rer leurs

Souven
moyen d'
(igudu).

à ceux de

Les fem
jour géné
écrasent su
autre pier
vail des fen
pent d'enfi
d'objets, br

Quant a
de leur tem

Voyons n
intellectuel e

beaucoup de bière. La carcasse terminée, le reste du travail incombe aux femmes. Elles se procurent l'herbe nécessaire pour couvrir l'édifice.

* * *

Les Zoulous aiment beaucoup la chasse ; mais ils aiment à vagabonder d'un côté et d'autre à la recherche de nouvelles qu'ils écoutent en buvant l'*utoshwala*. Certains d'entre eux s'occupent de sculpter le bois, l'os ou l'ivoire. Enfin, ils daignent parfois atteler leurs bœufs à la charrue et labourer leurs champs.

Souvent ils se réunissent pour fumer le chanvre au moyen d'une sorte de pipe faite d'une corne de bœuf (*igudu*). Les effets de cette funeste pratique sont analogue à ceux de l'opium, quoique moins violents.

Les femmes, elles, doivent préparer les repas (deux par jour généralement), faire la bière, moudre le maïs qu'elles écrasent sur une large pierre un peu creuse au moyen d'une autre pierre plus petite. Planter, sarcler, sont aussi le travail des femmes et des filles. Le reste du temps, elles s'occupent d'enfiler des perles et de confectionner ainsi quantité d'objets, bracelets, tabatières, etc.

Quant aux jeunes gens, ils passent la plus grande partie de leur temps à courir et à boire.

* * *

Voyons maintenant ce qu'est le Zoulou au point de vue intellectuel et moral.

Le courage est, aux yeux du Zoulou, la plus noble de toutes les qualités ; l'obéissance au chef marche de pair avec la bravoure.

S'il s'agit d'études ou de travaux intellectuels, la mémoire de nos indigènes est assez rebelle. S'agit-il au contraire, de faits les concernant directement, elle est des plus remarquable.

Un jour, dans une réunion de chefs et d'*indunas* (sous-chefs), une discussion s'éleva au sujet d'un cas juridique qui fut vivement tranché. Des anciens, en effet, racontèrent alors, dans ses moindres détails et avec la plus exacte précision, un fait analogue remontant à une soixantaine d'années.

Les enfants, jusqu'à quatorze ou quinze ans, apprennent avec assez de facilité dans nos écoles. Puis il leur devient presque impossible de faire des progrès. Un indigène, arrivé à l'âge adulte et ayant grandi dans l'ignorance, prend-il rang parmi les catéchumènes, le missionnaire, avec tout son zèle, sa patience, sa bonne volonté, n'obtient que des résultats très insuffisants. Attendre pour les instruire davantage serait les exposer à oublier le peu qu'ils savent déjà. Donc on les baptise, laissant au bon Dieu le soin de disposer de leur cœur.

On a tort de prétendre que les Zoulous sont essentiellement menteurs, comme je l'ai entendu dire souvent. Jamais, ou presque jamais, ils ne disent de mensonges. Pourtant on a beaucoup de peines à obtenir d'eux la vérité. La façon embrouillée dont ils présentent leurs explications les rend souvent inintelligibles ou fait comprendre de travers ce que l'on a intérêt à connaître.

Le
Qu'un
n'obtie
de réell
pour lu
La de
singuliè
Un m
misseme
nante de
souffrait
avait un
le bobo g
sans hési

L'organ
des ancie
souvenir.
du terme.
trajets inc
nier soulè
une idée de
tants, don
Quelle sup
robustes e
seraient inv

Le sentiment de la justice est inné chez les Zoulous. Qu'un Européen frappe un indigène injustement, jamais il n'obtiendra son pardon. S'il punit, au contraire, quelqu'un de réellement coupable, très souvent l'indigène n'en aura pour lui que plus de respect.

La douleur physique éprouve le Zoulou de façon bien singulière.

Un mal de tête, un petit rhume, le font pousser des gémissements, tandis qu'il supporte avec une énergie surprenante des maux beaucoup plus pénibles. Un indigène qui souffrait d'un cor au pied alla trouver un Européen qui avait un ciseau et le pria de trancher le doigt où se trouvait le bobo gênant ; sur son refus, il prit le ciseau et lui-même, sans hésiter, fit l'amputation.

• • •

L'organisation militaire des Zoulous qui existait au temps des anciens rois, de Chaka en particulier, n'est plus qu'un souvenir. Mais ils sont restés guerriers dans toute la force du terme. Leur endurance est extraordinaire. Ils feront des trajets incroyables sans en éprouver de fatigue. Leur dernier soulèvement qui bouleversa le sud de l'Afrique, a donné une idée de l'instinct belliqueux de ces magnifiques combattants, dont les mitrailleuses seules purent venir à bout. Quelle superbe armée l'on formerait avec ces hommes si robustes et si dédaigneux du danger et de la mort ! Ils seraient invincibles s'ils avaient en main les terribles engins

de mort qui font la force des nations civilisées. L'assegai et un bouclier en peau de bœuf, voilà leurs armes offensives et défensives pour la guerre.

La chasse est pour eux le plus agréable des passe-temps. Sans doute, ils ne peuvent plus, comme autrefois, organiser de ces grandes chasses à laquelle, en toute saison, prenaient part des centaines d'hommes. La chasse n'est autorisée que pendant trois mois et demi chaque année, et, en outre, quantité d'espèces de gibier sont prohibées.

* * *

A la guerre comme à la chasse, à la guerre plus encore peut-être, l'esprit religieux, ou plutôt superstitieux, du Zoulou se révèle. Les sorciers administrent aux guerriers et aux chasseurs, les médecines qui doivent les rendre invulnérables, ou faire infailliblement tomber sous leurs coups la proie qu'ils poursuivent. Dans la dernière révolte du Natal et du Zoulouland, l'expérience montra le peu d'efficacité de ces sortilèges. Les Cafres tombèrent par milliers, victimes de leur bravoure et de leur audace.

Je me trouvai un jour, durant cette époque terrible, dans un centre en ébullition. M'entretenant avec les catholiques je tâchais de leur faire comprendre la folie de leurs tentatives.

“ — Que ferez-vous, leur dis-je, devant les fusils et les canons des blancs ? Vous serez vaincus et il vous faudra mourir.

“ — Que nous importe ? dit-il, nous nous battons.”

Dans
rentrer d
mission.

En tem
toute la vi

L'agricu
aux jeunes
ment de la

En outre
cuisine, pré

Le reste
des nattes, i

Les indus
besoins de ce
à l'aide de sir
un bloc, et
Quelques-un
fois. Ils save
nattes, faites
et petites, [d
pétrées avec
cordes dont il
herbes, soit
par eux, ne co
roulent et enti
tantes que cell

Dans des cas semblables, aucun raisonnement ne les fera rentrer dans l'ordre. La force seule peut les obliger à la soumission.

EN TEMPS DE PAIX.

En temps de paix, les travaux domestiques constituent toute la vie du Zoulou.

L'agriculture incombe principalement aux femmes et aux jeunes filles ; les hommes, eux se contentent habituellement de labourer avec leurs bœufs.

En outre, les femmes vont chercher le bois, l'eau, font la cuisine, préparent la bière.

Le reste du temps se passe à deviser, à dormir, à tresser des nattes, à moudre la farine de maïs.

Les industries sont excessivement rudimentaires. Leurs besoins de confortable sont si limités ! Ainsi ils se fabriquent, à l'aide de simples couteaux, des oreillers en bois, taillés dans un bloc, et sculptés parfois de la plus fantasque façon. Quelques-uns même sont réellement des œuvres d'art parfaites. Ils savent confectionner avec beaucoup de goût des nattes, faites d'herbes et de joncs. Leurs poteries, grandes, et petites, de formes différentes, sont assez habilement pétries avec de la terre glaise noire, et cuites ensuite. Les cordes dont ils se servent sont tressées soit avec certaines herbes, soit avec certaines écorces. Ces écorces, disséquées par eux, ne conservent que les fibres longitudinales qu'ils roulent et entrelacent, obtenant ainsi des ficelles plus résistantes que celles employées en Europe.

Les travaux en perles, ornements des jeunes gens et des jeunes filles, témoignent d'un réel talent artistique. La couleur des perles et l'ordre dans lequel elles sont juxtaposées constituent une sorte d'écriture exprimant les sentiments du cœur. N'avons-nous pas le langage des fleurs ? les Cafres ont le langage des perles.

LA JUSTICE

Autrefois le chef de la tribu ou roi avait sur tous ses subordonnés droit de vie et de mort ; il en usait certes, et en abusait trop souvent.

L'homicide était puni d'une amende de sept bœufs, si la victime était un homme, dix, si c'était une femme. Pour des coups et blessures, cinq ou six bœufs. Les voleurs se tiraient ordinairement d'affaire en offrant une compensation ou en rendant le bien volé. Mais la sorcellerie et l'adultère étaient punis de mort.

Actuellement la loi anglaise a restreint énormément l'autorité des chefs indigènes en matière légale. Les cas de peu d'importance sont seuls jugés par les chefs, et encore l'accusé peut toujours en appeler au tribunal européen. Quant aux crimes, la connaissance en est réservée aux magistrats anglais ou aux Cours supérieures.

Malgré cela, dans bien des cas, les pauvres Cafres souffrent encore du despotisme de leurs chefs. Souvent ils sont condamnés injustement à des amendes en bœufs, plus ou moins élevées ; mais ils n'osent guère en appeler au tribunal, car ils n'ignorent pas qu'alors, s'ils gagnent contre leur chef, celui-ci a mille moyens de se venger.

La l
orales,
trouve
leurs, le
tait pas
ditions
Jusqu
massacre
primitif,
tions que
de boire
Qu'est
l'échelle
fait un m
qui parler
Sans de
fait de b
pas même
beaucoup
sauvage. C
bienfaisan
La civili
mais il doit
base de tou
intellectuel
solide et fer

LITTÉRATURE ET HISTOIRE

La littérature n'existe pas. A part quelques histoires orales, quelques fables transmises de père en fils, on ne trouve chez les Zoulous aucune donnée intellectuelle. D'ailleurs, leur ignorance absolue de l'écriture ne leur permettait pas de conserver, d'une façon exacte et durable, les traditions et le souvenir des faits et gestes de leurs ancêtres.

Jusqu'à la fameuse guerre de 1879, dans laquelle fut massacré le prince impérial, les Zoulous étaient un peuple primitif, guerrier, insouciant, n'ayant d'autres préoccupations que de posséder en abondance des bœufs et des vaches, de boire beaucoup de bière.

Qu'est-il actuellement ? A-t-il monté d'un degré dans l'échelle sociale ? D'aucuns diront que la civilisation lui a fait un mal immense et l'a corrompu de toutes façons. Ceux qui parlent ainsi ont de lui un profond mépris.

Sans doute, la civilisation, hélas ! ne lui a pas toujours fait de bien. Trop souvent il en prend ce qu'il devrait ne pas même regarder. Pourtant, parmi les Cafres, il en est beaucoup que le nouvel ordre de choses a tirés de l'état sauvage. Ce sont ceux qui ont ouvert leur cœur à l'influence bienfaisante du christianisme.

La civilisation, il la faut à ce peuple ; nous la lui devons ; mais il doit la recevoir des mains de la religion ; c'est la base de toute société. Donnons au Zoulou une éducation intellectuelle et morale, profondément assise sur la base solide et ferme des principes surnaturels, et nous aurons

accompli, vis-à-vis de nos frères noirs, le devoir à tous imposé par Celui qui a créé le monde.

C'est la tâche de l'avenir. Elle exige bien des sacrifices, des peines, des travaux. A nous, cette part, pauvres missionnaires. Tous, oui, nous voulons bien donner notre temps, nos forces, notre santé, notre vie même, Mais à vous, chers lecteurs, de nous aider de vos offrandes ! Notre chère mission a passé ici par des épreuves terribles : inondation ; maladies ; épizooties ; obligation imposée par le gouvernement ou d'agrandir nos écoles ou de les fermer, etc., et, pour subvenir à toutes ces dépenses, nous n'avons rien, sinon l'espérance et la confiance en vous.

LES CROYANCES

Si l'on veut connaître un peuple, il faut, avant tout, étudier ses usages, mais aussi le mobile déterminant de ses actions, les motifs qui le poussent à agir de telle ou telle façon. Autrement dit, il faut étudier ses croyances ; car, l'homme, être raisonnable, doit toujours, s'il est conséquent avec lui même, agir en conformité avec ses principes religieux.

Quelles sont donc, tout d'abord, les croyances du Zoulou, par rapport au monde en général et à la vie humaine en particulier. Inutile de lui demander le pourquoi de certains actes qui nous étonnent. Son invariable réponse serait : "La coutume le veut ainsi." Une grande partie de notre vie à nous, gens civilisés, est, de même, régie par la coutume ; dans la plupart des cas, pourtant, nous pouvons en donner l'explication. Le Zoulou, lui, en est incapable. Il ne peut que répéter : " C'est l'usage ainsi. "

A
veau
jusqu'
creusé
démén
plus ha

Quel
l'existe
les bœu
" —
" —
" —
vraimen
Les Z
croient,
croyance
Parmi
sent par
déisme ;
mistes.
Croient
lent ? Ce
pas dans l
premier ar
croyance
un Dieu q
et aussi les

A vous de démêler le sens caché dans l'inextricable écheveau des coutumes qui suivent le Zoulou depuis son berceau jusqu'au moment où il reposera assis au fond de sa tombe, creusée dans cette terre à laquelle il fut toujours si profondément attaché, sans avoir jamais cherché à lever les yeux plus haut.

• • •

Quelqu'un demandait un jour à un Zoulou si la fin de l'existence ici-bas est la même pour les hommes que pour les bœufs.

“ — Certainement ! répondit-il.

“ — Mais qu'arrive-t-il après la mort ?

“ — Comme je ne suis jamais mort, répondit-il, je ne sais vraiment pas ce qu'il y a après la vie.

Les Zoulous n'ont qu'une idée très confuse de ce qu'ils croient, par la raison qu'ils ne réfléchissent pas sur leurs croyances.

Parmi les auteurs qui ont traité ce sujet, certains les classent parmi les athées ; d'autres leur attribuent un certain déisme ; une troisième école les met au nombre des totémistes.

Croient-ils en Dieu, en *Nkulu-Nkulu*, comme ils l'appellent ? Ce mot signifie le Grand-Grand, le très grand, non pas dans le sens d'Être infini, mais plutôt dans le sens d'un premier ancêtre. En réalité, leur croyance en Dieu est une croyance très vague. La plupart admettent bien y avoir un Dieu qui a fait le soleil et les étoiles, la lune et la terre, et aussi les hommes. Ils ne sont donc pas athées.

Même, si vous leur reprochez leurs excès, vous les entendrez vous répondre : " Ce n'est pas notre faute si nous agissons ainsi, la faute en est à celui qui a mis en nous ce cœur qui nous fait agir ainsi. "

Certains auteurs prétendent que Dieu fut adoré, dans les temps anciens, par une certaine tribu du Zoulouland et qu'on lui offrait des sacrifices.

Les Zoulous savent vaguement que l'homme n'a pas toujours existé sur la terre.

" Dieu, disent-ils, créa, au commencement, trois espèces d'hommes : les Hottentots, les Zoulous et les Blancs.

" Les Hottentots, dès leur apparition en ce monde, allèrent à la recherche du miel, guidés par un petit oiseau très friand de ce mets succulent ; aussi sont-ils devenus vagabonds, errants, nomades. Le Zoulou, lui, après sa création, aperçut des bœufs et s'empara des plus beaux ; aussi est-il resté sans autre bien ni richesse que ses bœufs ; le Blanc, lui, s'assit attendant les événements, et par sa prudence, par son jugement, devint supérieur aux Hottentots et aux Zoulous. "

Dans les anciens temps, beaucoup d'indigènes prétendaient que les singes, eux aussi, sont des êtres humains, mais volontairement sourds et muets parce qu'ils savent que, s'ils parlaient, on les obligerait à travailler.

* * *

Quant aux explications que les Zoulous donnent des différents phénomènes de la nature, elles sont d'une extraordinaire extravagance.

C
sitet
feux
Il
de c
étinc
célest
Le
énorr
Du
vent é
elle l
pluie
se cha
Cer
homm
aussi a
serpen

Le 2
esprits
la magi
La m
seul d'
Les cath
ment dé
Tout

Chaka, un de leurs anciens rois, disait, un jour, à un visiteur que le firmament n'est autre chose que la fumée des feux allumés sur la terre.

Ils racontent qu'il y a dans la mer un feu immense et que de ce feu sont sortis le soleil et la lune ; les étoiles sont les étincelles de ce brasier. Une éclipse de lune est un signe céleste annonçant la mort d'un grand chef.

Les éclairs sont produits par les battements d'ailes d'un énorme oiseau blanc.

Du reste, les méfaits de la foudre et des intempéries peuvent être conjurés par la magie. La sécheresse compromet-elle la récolte, le sorcier faiseur de pluie est appelé. La pluie au contraire est-elle trop abondante, le même sorcier se charge d'y mettre fin.

Certains monstres mystérieux, capables de dévorer les hommes, leur inspirent une vive appréhension. Ils croient aussi aux esprits des ancêtres, souvent personnifiés en des serpents, pour lesquels ils ont un profond respect.

• • •

Le Zoulou attribue habituellement la maladie soit aux esprits des ancêtres, soit à des monstres fabuleux, soit à la magie.

La magie, voilà le grand cauchemar des Zoulous. Pas un seul d'entre eux ne met en doute la puissance des sorciers. Les catholiques eux-mêmes ne savent pas toujours suffisamment déraciner de leurs cœurs ces penchants si funestes.

Tout d'abord, ce qui sert de base à la magie, à la sorcelle-

rie, réside dans certaines idées dont ils sont profondément imbus :

1o Les qualités que peuvent avoir les hommes ou les animaux résident dans leurs différents organes ;

2o Les qualités d'un être, quel qu'il soit, peuvent se transmettre à d'autres : manger le cœur ou le foie d'un lion vous donnera sûrement la force et le courage de ce noble animal ;

3o Tout objet ayant été touché ou possédé par une personne, peut être employé à des incantations contre elle et lui causer du dommage, la mort même ;

4o Une simple image même peut suffire, dans le cas où il est impossible de se procurer un objet ayant appartenu à la personne visée. Ainsi s'explique pourquoi, très souvent, les Zoulous refusent de poser devant l'appareil photographique ;

5o Une maladie peut être transmise à un objet ou un animal quelconque, de façon que tout individu touchant cet objet ou cet animal soit atteint de cette même maladie ;

6o Une personne peut, par la magie, être métamorphosé en une autre, puis être rendue à sa forme primitive ;

7o Les charmes et les médecines employés par la magie peuvent agir même à distance ; mais leur pouvoir diminue en raison directe de l'éloignement.

Les chefs ou les initiés sont seuls autorisés à user de la magie. Un homme du peuple qui le ferait est passible d'une condamnation à mort.

* * *

Les Zoulous ont aussi des devins.

A-t-on perdu quelque chose ? Est-on malade ? La mort

a-t-elle frappé un membre de sa famille, un bœuf même ; vite on va consulter le devin. Il sait et il dira ce qui a occasionné cette perte, cette maladie, ce deuil.

Les moyens employés par le devin sont assez nombreux : des osselets, des paniers, des bâtons. Parfois il se contente de poser des questions ; d'autres fois il évoque les esprits.

Voici le récit d'une séance :

“ — Bonjour ! dit le devin à son client, tu es venu à moi parce que tu as quelque chose qui t'afflige. ”

Toute l'assistance aussitôt de frapper des mains avec énergie en criant : “ *Yizwa !* (entends) ” !

“ — Tu as perdu quelque chose ? .. un objet en métal ?

“ — *Yizwa !* ” répond-on mollement.

“ — Tu viens au sujet de tes bœufs ? ”

Même “ *yizwa* ” indifférent.

Le devin, jugeant d'après le peu d'énergie des réponses qu'il fait fausse route, s'écrie :

“ — Non, je sais que tout cela n'est pas vrai ; tu viens me consulter au sujet d'un malade.

“ — *Yizwa ! yizwa !* ” s'écrie-t-on avec enthousiasme.

Cette fois il comprend qu'il est dans le bon chemin.

“ — Ce malade est une femme.

“ — *Yizwa ! yizwa ke !* ”

Et tous d'applaudir avec frénésie.

Il promet alors d'aller le lendemain voir la malade et de la guérir.

De fait, il arrive le lendemain et annonce solennellement que, pendant la nuit, les esprits lui ont révélé que la cause de la maladie était un lézard. Il prépare alors une sorte de

cataplasme dans lequel il a introduit un lézard. On applique le tout sur le côté de la malade. Puis, après avoir fait absorber à celle-ci force décoctions, le devin arrache le cataplasme, le jette à terre et s'écrie :

“ — Maintenant la malade est guérie. La cause de son infirmité a passé du dedans au dehors. ”

Et la stupéfaction de l'assistance est à son comble en voyant le pauvre lézard sortir du cataplasme.

Inutiles cependant de chercher à faire comprendre à ces pauvres Noirs la supercherie dont ils sont dupes.

Un jour, un fermier, voulant faire éclater aux yeux de ses gens la fausseté et la rouerie du devin, les envoya en chercher un après leur avoir montré une bougie et la cachette où il la dissimulait. Le devin arriva, questionna habilement Pierre et Paul, et, d'après les réponses plus ou moins enthousiastes ou indifférentes, d'après les regards des assistants aussi, dit-il, cachés sous tel ustensile, dans tel recoin de la cuisine. On souleva le dit ustensile. Pas de bougie. Le fermier, en effet, pendant qu'on était allé chercher le devin, avait changé la bougie de place. Mais il s'efforça vainement de leur faire comprendre que c'étaient eux-mêmes qui par leurs réponses, mettaient le malin personnage sur la voie. Rien n'y fit ; personne ne fut convaincu.

Maintenant, il faut bien avouer que, à côté de ces véritables tromperies et supercheries, se présentent des faits où le démon intervient sans aucun doute ; mais ces faits indéniables certes, sont rares.

Je
reb
nen
out
der
il le
exce
tout
chez
autr

• • •

En terminant, laissez-moi faire appel à votre générosité. Je suis dans une situation des plus pénibles. Il m'a fallu rebâtir mon école conformément aux règlements du gouvernement et, de ce chef, une grosse dette pèse sur moi. En outre, je suis chargé par Mgr le Vicaire apostolique de fonder une autre mission. Où trouver des ressources ? Hélas ; il le faut pourtant, car le terrain nous a été donné par un excellent fermier irlandais. Si vous voyiez notre mission tout entourée d'écoles protestantes ; une à 10 minutes de chez nous à peine, une autre à quatre kilomètres, trois autres un peu plus loin. Cela fend le cœur !

ASIE

De France en Corée

JOURNAL DE ROUTE D'UN MISSIONNAIRE

Par M. CADARS, des Missions Etrangères de Paris

VOILÀ bientôt six ans que je fis, dans les larmes et les déchirements, les étapes de la route qui m'a menée de France à Keiryang en quelques mois. Ce fut si dur, que, même aujourd'hui, quand le paganisme que je pourchasse de mon mieux, menace de se réfugier dans mon cœur, le souvenir des adieux suprêmes faits à ma famille suffit à me remettre dans l'esprit de ma vocation.

Puis ce fut une longue traversée sur des mers inconnues avec les songeries et la vie monotone du bord. Dans les rues des villes où nous faisons escale, le roulis du bateau nous suivait et nous marchions d'un pas mal assuré.

Port-Saïd, Djibouti, Colombo, Singapore, Saïgon Hongkong défilent encore dans mon souvenir comme de mouvantes scènes de cinématographe, aussi fatigantes que pittoresques. Shan-hai me donna de la Chine une vision tumultueuse. A Nagasaki je découvris le Japon, et à Fousan je mis enfin le pied sur la terre coréenne.

A
fer
nièr
man
Ce
ques
chev
été é
ques
naître
font l
tionn

18 s
vers le
Fleury
son écr
monté
naître
avait le
On di
ment la
l'éclair,
Un gran
En grav
passé, de
moquer

Après avoir traversé la moitié de la Corée en chemin de fer et passé quelques mois à Séoul, j'arrivai enfin à la dernière étape qui fut Keiryang, là où devait commencer la manœuvre qui durera jusqu'à ma mort.

Ces jours derniers, j'ai eu la curiosité de relire les quelques notes que je pris en cours de route. C'est décousu, inachevé, bien sommaire comme observation. Mais j'ai toujours été étonné de la multitude de choses qu'un séjour de quelques heures permet à certains voyageurs de voir et de connaître dans les pays qu'ils traversent. Je soupçonne qu'ils font leur journal avec celui des autres et à l'aide de Dictionnaires.

PRÉLIMINAIRES DU DÉPART

18 septembre 1908 — Rosières, par Carmaux. — Ce soir, vers les deux heures, le facteur m'a remis une lettre de M. Fleury, supérieur du séminaire de la rue du Bac. La vue de son écriture bien connue m'a donné un choc au cœur. J'ai monté au galop l'escalier de ma chambre, impatient de connaître ma nouvelle patrie, car sous cette enveloppe il y avait le nom de la mission à laquelle je suis destinée.

On dit que l'imminence d'un danger suprême avive tellement la faculté de penser, qu'en un instant plus rapide que l'éclair, on revoit toute sa vie avec une clarté fulgurante. Un grand bonheur qui fond sur vous produit le même effet. En gravissant l'escalier quatre à quatre, j'ai revu tout mon passé, depuis les jours d'enfance où mes camarades, pour se moquer de moi, m'appelaient " Monsieur le curé ".

* * *

“ Où m'envoie-t-on ? ” me disais-je en déchirant fiévreusement l'enveloppe.

Les paroles enthousiastes dont le Père Chicard saluait sa chère mission du Yunnan, “ sa fiancée ”, me revenaient en mémoire.

Et si j'allais ne pas trouver belle ma fiancée ! Si j'allais ne pas aimer ma mission ! ... Allons donc ! Y a-t-il des partants qui n'aiment pas leur mission ? Bah ! où que j'aie, je serai content. — Mais pourquoi mentir devant Dieu qui connaît mes préférences pour l'Extrême-Orient ? — Ma fiancée sera-t-elle Mandchoue, Coréenne ou Japonaise ? J'aimerais de tout cœur, dès le premier moment, n'importe laquelle des trois. Quand aux autres... Eh bien ! je me résigne. A mon âge on peut bien faire un mariage de raison.

* * *

Enfin, la lettre est ouverte.

Mon cher ami, les oreilles ont dû vous tinter avant-hier soir. Remerciez Dieu qui vous destine à une mission si belle et dès à présent, ayez les sentiments...

Ah ! ce cher Père Fleury ! Pourquoi n'a-t-il pas écrit là, à la première ligne, le nom de ma mission en grosse lettres ? Mes regards m'échappent, d'émotion, et je ne vois rien. Pour maîtriser cet enfantillage, je ferme les yeux une seconde et ils se rouvrent juste sur le mot CORÉE. Je dis à

Dieu
je crie
Le
de Cr
“ V
verrez
“ —
croyez
en revi
“ —
trés le
ry qui
Ah !
nièces p
une illu
“ Mac
montrer
grande
qu'île ro
“ — M
Ma sc
Alors,
mensong
pays que
conclu ai
“ Enfin
ont fait
m'avait er
ces mines

Dieu un merci ! véhément. La lettre me glisse des mains et je crie par la fenêtre ; “ Marie, je vais en Corée. ”

Le facteur, qui est en bas, a compris La Canée (dans l'île de Crète). Je l'entends qu'il dit à ma sœur :

“ Vous pouvez être contente. Madame Galaud, vous reverrez souvent votre frère. ”

“ — Ah ! bien oui, lui ai-je crié dans l'escalier, vous croyez que la Corée est au bout de la Cannebière et qu'on en revient quant on veut ? ”

“ — Il y a, à Carmaux, un tel et un tel qui en sont rentrés le mois dernier. Ne connaissez-vous pas le caporal Alary qui est de la classe ? ”

Ah ! que cette confusion m'est pénible ! Ma sœur et mes nièces prennent la chose en riant. Pourquoi les laisser dans une illusion qui n'en serait que plus cruelle ?

“ Madeleine, dis-je, donne-moi ton Atlas, je vais vous montrer où se trouve la Corée... Voyez-vous à côté de la grande Chine, au bas de la Mandchourie, cette jolie presque-île rouge ? C'est ma mission. ”

“ — Mais, c'est au bout du monde ! ”

Ma sœur, le cœur brisé, ne dit plus un mot

Alors, j'ai improvisé — qui pourrait m'imputer cela à mensonge ? — un cours d'histoire et de géographie sur ce pays que je connais à peine. Pour chasser toute anxiété, j'ai conclu ainsi :

“ Enfin, ce doit être un beau pays, puisque les Japonais ont fait la guerre aux Russes pour s'en emparer. Si l'on m'avait envoyé au Thibet, vous auriez raison de prendre ces mines attristées. Mais j'y songe ; le Transsibérien per-

met de rentrer de Corée en moins de vingt jours. Vous devriez rire comme moi. ”

Pourquoi a-t-il fallu que juste à ce moment-là, un sanglot vint trahir l'émotion que je voulais cacher ? Trois paires de bras m'ont étreint et moi, qui me croyais un peu de fermeté, j'ai pleuré comme un petit garçon.

Puis j'ai couru à l'église, content, pour une fois, de n'y trouver personne.

* * *

Que vous ai-je dit, mon Dieu, pendant que mes larmes tombaient plus rares comme les gouttes d'eau d'un nuage qui a passé ? Je ne sais plus. Les paroles ne sortaient que difficilement de ma gorge serrée. Je regardais tour à tour le tabernacle et la statue de Notre-Dame de Lourdes, et ma pensée accomplissait des randonnées prodigieuses sans divaguer. De nouveau, toute ma vie m'est apparue comme un panorama qu'on embrasse d'un coup d'œil. Durant une demi-heure, ce fut, au plus profond de mon être moral, une mêlée bouillonnante de sentiments dont j'entendais très bien le langage d'une rapidité folle.

Puis j'ai eu honte de cette houle, à la pensée que Celui qui m'appelait en Corée, Jésus lui-même, était là présent sacramentellement et qu'il voyait tous ces retours de faiblesse, d'indécision, d'anxiétés, ralentir l'élan généreux qui m'avait poussé à la suite.

* * *

Enfin, mon Dieu ! j'ai vu avec une certitude sereine que ma destinée est dans votre main puissante. En toute vérité,

je suis entré dans votre paix infiniment douce, bien différente de la bruyante fièvre de tout à l'heure. Irrésistiblement, sur mes émotions, sur les déchirements de mon cœur, sur toutes mes préoccupations, votre grâce a repris son niveau et me voilà maintenant aussi calme, aussi heureux qu'on puisse l'être.

Mes réflexions angossées de ces dernières années, mes goûts, mes aspirations vers les missions ne sont plus seulement des phénomènes intimes, sur lesquels je pourrais me faire illusion. L'appel de mes supérieurs est là qui me garantit que je ne me suis pas trompé sur ma destinée. Merci, mon Dieu !

• • •

19 septembre — Que se passe-t-il donc ? A mon réveil les choses et les personnes ne m'ont plus paru les mêmes. Le Christ de la petite place a grandi. Il étend ses bras sur le monde. Hier je ne voyais là que " la Croix de la Mission " comme disent les gens. Mais voilà que, ce matin, en ouvrant ma fenêtre, j'ai vu, par-dessus l'acacia en boule du jardin, Jésus lui-même au bord du lac de Galilée appelant Simon et André.

Durant la journée, ma sœur me regardait à la dérobée, pour surprendre chez moi un retour de tendresse humaine. Sa douleur me fend le cœur, mais ne trouble plus ma volonté. Mes nièces me questionnent sans cesse sur ma mission et je continue d'improviser. Déjà, chose curieuse, je me sens absent de cette maison qui m'est aussi chère que celle de mes parents. Ce gazouillis de voix aimées, dès qu'il ne résonne plus, cristallin, à mes oreilles, me semble lointain.

“ — Mais, mon oncle, on dirait que vous voyez les Coréens. Vous ne faites attention à rien.

“ — C'est vrai : je vois les Coréens, je les aime et je dois faire effort pour n'être pas distrait. ”

* * *

23 septembre — Les visites d'adieu m'ont pris toute la journée. Pauvres gens, si vous saviez comme vous m'avez agacé !

“ — Quand reviendrez-vous ? — Est-ce que les années de ministère aux colonies vous comptent double pour la retraite ? — Etes-vous bien payé au moins ? — En cas de maladie, qui supporte les frais ? — Au moins soignez-vous bien ; là est l'essentiel. Le reste, voyez-vous, il faut en prendre et en laisser. N'attendez pas de n'avoir que les os et la peau pour rentrer en France. Venez manger ici vos petites rentes. ”

Tout cela est entremêlé de paroles affectueuses et cordiales :

“ — Elle est drôle, tout de même, votre idée de vous expatrier. Qui vous y force ?

“ — Personne.

“ Restez donc ici.

“ — C'est donc fini, nos causeries sur le socialisme et la religion ”, m'a dit un ouvrier qui se croyait incrédule parce qu'il ne va pas à la messe.

“ — Vous devriez rester ici pour m'apprendre le catéchisme ”, a ajouté un autre.

C
me
qui
vend
se la
de m
dima
“ —
moya
peu, j
lait ;
“ —
frir n
naire.
Mais
“ —
Vous, l
rée ; ça
Pauv
guillon
pourrai
vous do
Pour
versation
seigneme

Ces braves gens n'avaient certainement pas l'intention de me dire des choses désagréables, sauf les deux petits commis qui m'ont demandé s'il était nécessaire d'aller si loin pour vendre de l'eau bénite, et ce chauffeur mécanicien, qui accuse la religion de l'avoir rendu malheureux, parce que vient de mourir sa fille unique qui faisait la communion tous les dimanches et les vendredis.

“ — Le dimanche, passe encore, disait-il, d'une voix larmoyante et colère ; mais le vendredi ? Je vous demande un peu, jeûner de si bonne heure (*sic*) sans le moindre bol de lait ; il lui aurait fallu une santé de fer pour résister.

“ — Tais-toi, mon ami, murmurait sa femme. Tu fais souffrir notre enfant, si elle t'entend, et de la peine au missionnaire. ”

Mais lui, exaspéré par son chagrin :

“ — Fernande est bien morte, va ; elle ne m'entend pas. Vous, Monsieur l'abbé, ne faites pas jeûner les filles en Corée ; ça les tue. ”

Pauvre père, pensais-je, pourquoi regimber contre l'aiguillon de la douleur ? Dieu, qui vous a pris votre fille pourrait vous consoler. Ne lui demandez pas de comptes. Il vous donne là une bonne occasion de revenir à lui. ”

Pour ne pas l'exaspérer davantage, je détournai la conversation sur les chemins de fer ; je lui demandai des renseignements sur le Transsibérien.

14 octobre. — La grâce de Dieu m'a donné assez de forces pour accomplir le sacrifice suprême. J'espère qu'aucune de mes paroles, aucune de mes attitudes, n'aura meurtri inutilement le cœur de mes parents.

Je viens de passer une semaine dans la chambre où je suis venu au monde, où ma mère m'a caressé, grondé et consolé tant de fois. J'ai revécu là, heure par heure, toute mon enfance, marché dans les sentiers où je poursuivais mes sœurs plus grandes, où je portais ma sœur plus petite. J'ai déniché encore trois vieux nids de mésange dans la haie du jardin. J'ai voulu surveiller, une dernière fois, les vaches sur lesquelles je cognais si souvent — ce ne sont plus les mêmes — lorsqu'elles m'empêchaient d'étudier le catéchisme. J'ai revu mes premiers camarades et leur jeune famille. J'ai tracé le signe de la croix sur le front de leurs enfants. L'un deux, qui me gagnait tant de boutons à pair ou impair et qui me fit attrapper plus d'une torgniole, m'a rappelé, en trinquant, ces souvenirs.

Cette semaine passé à "comprendre" tout ce que je n'avais fait que "sentir" pendant mon enfance, a été comme la retraite qui clôt la première partie de ma vie et prépare la seconde.

Mes plus profondes émotions, je les ai ressenties chaque

matin en allant dire la messe à l'église de Lédas, dont le clocher sonna jadis les carillons de mon baptême.

Je me suis rappelé les minutes d'angoisse qui précédèrent ma première confession, dans le sombre bahut où je cherchais en vain mes péchés. N'en trouvant pas, j'en inventais et le bon M. Dassier souriait incrédule, quand je lui disais que j'avais eu des doutes sur les vérités chrétiennes.

“ — Quels doutes ?

“ — Je ne sais pas. ”

Pour faire mon action de grâces, je me suis agenouillé à la place que j'occupais le jour de ma première communion et tout de suite je m'abîmais dans des réflexions qui entraînaient ma pensée comme un torrent.

* * *

Je suis allé au cimetière prier sur la tombe de mes deux grand'mères, que j'ai bien connues.

Là j'ai eu une vision cruelle. Vision est bien le mot ; car j'ai vu, en effet, deux cercueils entrer par la porte étroite. On les a posés au bord de deux fosses. Le curé de la paroisse — un inconnu — a dit la dernière prière et les fossoyeurs ont fait leur œuvre,

“ C'est ainsi que ça se passera, me disais-je. Tandis que je serai là-bas, au bout du monde, occupé à prêcher l'Évangile ou à ouvrir les portes du ciel à mes chrétiens, ici, dans ce cimetière, où dorment mes aïeux, mon père et ma mère viendront se reposer de leur vie de labeur. Ils m'appelleront

par mon nom quand ils comprendront qu'ils vont mourir et je ne les entendrai pas. Peut-être à ce moment dirai-je la messe, donnerai-je un baptême ou bénirai-je un mariage. Peut-être dormirai-je. Et, plus tard, lorsque une lettre, sans que rien ne m'y ait préparé, m'apprendra le moment de leur retour à Dieu, je me reprocherai de n'en avoir pas eu, à distance, le moindre pressentiment. "

Oh ce petit cimetière, dont jadis j'escaladais le mur allègrement pour échapper aux camarades qui me poursuivaient j'aurais pu, moi aussi, y venir rejoindre ceux qui m'y ont précédé. Mon père ne m'avait pas élevé pour que j'aie mourir je ne sais où ; ma mère non plus. Mais Dieu qui entourait mon berceau de tant de caresses et de visages chéris, veut peut-être que je n'aie personne pour me fermer les yeux. C'est son secret. Il me suffit de mon ange gardien qui ne m'abandonnera pas. Qu'il daigne porter mon âme à Dieu sur ses ailes ! Tout ce qu'on m'a dit, tout ce qu'on pourra me dire sur mon isolement en mission, sur les chances que j'ai d'y trépasser sans que personne le sache, me laisse, non pas indifférent ou incrédule, mais décidé à partir quand même.

(A suivre).